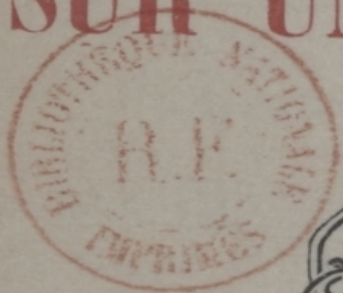


MARCEL BOULENGER

SUR UN TAMBOUR



PARIS

COLLECTION "BELLUM"

GEORGES CRÈS & Co, ÉDITEURS

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVI

PARU DANS LA MÊME COLLECTION

MARCEL BOULENGER. — Le Cœur au loin.

MARCEL BOULENGER

SUR UN TAMBOUR



PARIS

COLLECTION "BELLUM"

GEORGES CRÈS & C^{ie}, ÉDITEURS

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

30 exemplaires sur japon impérial (dont 5 hors commerce) numérotés
de 1 à 25 et de 26 à 30.

COPYRIGHT BY GEORGES CRÈS ET C^{ie}, 1916.

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.

SUR UN TAMBOUR

Tout ce que l'on publié, en ce temps-ci, ne semble-t-il pas écrit
sur un tambour

L'ÉMOUVANTE RUSSIE

21 juillet 1915.

Je sais, mon colonel, un jardin qui semble peu de chose : quelques beaux arbres, un jet d'eau, du lierre... Il est vrai qu'il est tout palpitant de souvenirs, ce jardin, et l'on n'y casserait pas une branche sans déplacer un ancien rêve. Toutefois, ce n'était rien que tendresse et songeries, et pensées du temps de paix, sous ces ombrages : la Gloire n'y était point venue.

C'est fait aujourd'hui. Bellone s'est posée là. Elle a piqué sa lance sur le seuil, et suspendu son glaive à la glycine en fleurs : Bellone orientale, s'entend, car vous êtes russe, mon colonel, un casaque à taille de guêpe vous suit, vous portez un sabre courbe au ceinturon, et vos épaulettes d'or luisent sur une tunique d'une délicieuse couleur ambrée.

Un matin, dix colosses se sont trouvés alignés dans ce jardin : dix soldats russes, dix héros, naguère prisonniers des Allemands, aujourd'hui échappés d'Alsace, où l'on avait prétendu les interner, et réfugiés enfin ici, chez nous, dans la France amie.

Comment ont-ils gagné nos lignes, par quel miracle, après quels prodiges d'adresse et d'audace ? Pas un d'eux n'entend mot de français ni d'allemand : et ils se sont donc sauvés ainsi, sans pouvoir lire la moindre carte, guidés par le bruit du canon, rampant la nuit, se cachant le jour, nourris tant bien que mal de racines ou de déchets, celui-ci ayant creusé quelque interminable souterrain avec une bêche à demi rompue, celui-là ayant passé trois ou quatre fleuves à la nage, cet autre ayant failli périr cent fois entre les tranchées prussiennes et les françaises.

Vaille que vaille, cependant, les voilà tous sur un rang, dans l'allée : ils vous attendent, mon colonel. Les oiseaux chantent, et la vie doit leur sembler belle. Sans doute, ils sont émus.

Enfin vous paraissez, en grande tenue. Sabre au clair : tout se tait, on entendrait voler un papillon. Vous leur adressez un discours, hélas ! en russe... Puis vous les décorez, tous les dix, d'une croix russe, vous leur donnez l'accolade, vous les embrassez, vous leur parlez encore, après quoi vous poussez ensemble des hourras à faire trembler la ville !...

Et ensuite, que feront ces héros ? vous ai-je demandé. Vous m'avez répondu : « Ils partent demain. Ils retournent en Russie, naturellement : ils vont se battre de nouveau. Mais du diable s'ils retombent jamais prisonniers, maintenant ! Ils tueront, ou seront tués. »

Dans le jardin, désormais illustre, qu'ils ont quitté, à la place même, aujourd'hui mémorable, que ces vaillants ont foulée, j'ai longuement rêvé de la sainte Russie. Étrange et mystérieuse, qui ne l'aimerait ? Énorme et chargée d'avenir, comme une nuée l'est d'orage, qui ne la craindrait ? Héroïque, patiente, croyante, qui en douterait ?

Pascal, sinon le chevalier de Méré, fit jadis une distinction, qui devint fameuse, entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Et, en effet, il y a lieu de séparer l'esprit géométrique de tous les autres, et au besoin de l'isoler, comme une espèce de bacille : car il est nuisible, s'il habite tout seul en un cerveau.

Qu'est-ce en effet que cet esprit élémentaire, à l'usage des « pense-petit », ou du moins des « pense par A plus B », toujours affamés de preuves, et réclamant des « donc » irréfutables au tableau noir, exigeant des « par conséquent » à assommer un bœuf, bien qu'en général ceux-ci ne tuent pas une mouche ? Ne le reconnaît-on pas ? C'est la Logique, la gauche et puérile logique de Bouvard et Pécuchet, pour ne nommer que ces deux innocents. « Il n'y a pas que sept péchés capitaux, écrivait Maxime du Camp, mais encore un huitième, la logique, qui les explique et les excuse. »

Or ne nous occupons point de logique, dès que nous parlons des Russes. Laissons l'esprit géométrique, ne faisons point de stratégie, ne cherchons nullement à construire un superbe raisonnement, bien carré. Et si nous crions qu'en France nous avons profondément confiance en nos amis de Russie, il ne faut pas attendre ici de ces déductions établies avec des statistiques et des lignes tracées sur une carte.

Non, mais notre foi en eux vient de plus loin, mettons que ce soit du cœur. Accordons aussi que la poésie s'en mêle. Supposons enfin que notre instinct national nous y pousse : entre l'instinct et l'évidence, il y a quelque chaîne secrète.

La grande Russie nous émeut, nous impose. Son effort immense et inlassable, depuis tant de mois, à travers la neige, le vent atroce, le froid

monstrueux des Carpathes, puis sous l'épouvantable ouragan de fer en Galicie, alors que ces splendides soldats repoussaient le déluge de mitraille avec leurs baïonnettes... Ah ! qui pourrait songer à cette effrayante épopée sans frissonner d'admiration et d'amour ? Comme leur avance, la retraite russe fut de pur héroïsme : les vainqueurs de la Marne et de l'Yser ont acclamé leurs frères d'armes.

Pourtant ce n'est point à tel fait ou à telle date que se rattache notre incoercible confiance. Elle existait avant la guerre. Y a-t-il un enfant qui n'ait prononcé ce mot « la Russie » sans un tonde vague mystère, et presque avec un peu d'effroi ? Contrée lointaine et gigantesque, que des traîneaux parcourent au grand galop, Moscou resplendissante sous ses dômes d'or, la blanche Sibérie, les cosaques tourbillonnants, des armées rangées dans des plaines sans fin et criant « Vive l'Empereur !... ». Le cerveau d'un gamin aperçoit ensemble tout cela, dès qu'on lui nomme la Russie : et déjà voici qu'il croit, la foi lui est venue.

Elle ne fait ensuite que de s'affermir. Quiconque a rencontré un officier russe, le plus souvent très grand, robuste et de carrure impressionnante en sa tunique beige, l'aura vu souriant, paisible : « Mon pays n'est pas invincible, aura dit ce dernier, mais il est inévitable. » Hautaine parole !... Elle nous semble toute naturelle, cependant.

Peut-être parce qu'on rêve, et que la songerie emporte l'âme au loin, bientôt la persuade... On a lu, on se souvient, des fantômes passent sous nos yeux, environnés de leurs cortèges, ou bien, s'ils sont tristes, penchant la tête... Et c'est le poète Ovide, vieillissant chez les Sarmates, au bord lointain de la mer Noire : son âme est brisée par l'exil, son front blanchit, son talent se fane. Il parle de glaçons affreux, de guerriers couverts de fourrures. Où donc se trouve-t-il ? Parmi les ombres, aux confins du monde ? Non, dans les steppes seulement où règne aujourd'hui l'empereur Nicolas II.

C'est le prince de Ligne, bouillant et charmant soldat, qui, visitant la Crimée avec Catherine II, se sent si éloigné de son petit monde d'Europe, qu'il perd un peu la tête, et pense rencontrer Iphigénie dans la Tauride. ainsi que Cléopâtre en personne et ses barques sur le Dnieper.

C'est la grande Catherine elle-même, dont, en 1787, le voyage fameux à travers ses États ne put durer moins de six mois, à tel point qu'elle en fit, pour mémoire, frapper une médaille, au revers de laquelle figurait la carte de cet empire sans bornes, digne des contes de Schéhérazade. Si la mode

était encore de s'adresser d'assez impertinents cadeaux entre généraux de l'un à l'autre camp, comme au temps de Grammont, lors du siège de Lérída, le grand-duc Nicolas n'aurait-il pas bonne grâce à envoyer l'une de ces médailles aux maréchaux tudesques ? Ceux-ci pourraient y trouver de quoi méditer.

C'est enfin le prince Koutouzow, en 1812, tel que Tolstoï nous l'a montré dans Guerre et Paix. A cette époque, nos deux puissantes nations, unies aujourd' hui par une amitié fraternelle, combattaient : les deux aigles géants s'affrontaient. Napoléon s'était avancé follement, malgré lui peut-être. Et le vieux Koutouzow, chef suprême de l'armée russe, commandait avec obstination la retraite, en luttant glorieusement et magnifiquement, sans un instant de lassitude ni de trêve. Sceptique et haussant l'épaule, dès qu'on l'entretenait de plans de bataille, ou même d'ordres à donner, approuvant tout, méprisant tout, il savait néanmoins, en son patriotisme profond, obscur et infailible, que l'incommensurable Russie ne pouvait être envahie ni battue, parce que la terre même s'y refusait, parce que la dernière parcelle de volonté, chez le moindre de ses habitants, se révoltait d'instinct contre une telle pensée, parce que tôt ou tard l'inépuisable résistance et l'âme même du pays viendraient à bout de tout.

Il se peut que Koutouzow eût alors compté sur l'hiver moscovite : mais il devait surtout faire fonds sur l'incroyable et sublime patience de ses soldats. Or, depuis tout ce temps, le Russe n'a point changé : qu'il aille ici ou là, il se bat, admirable et tranquille, sans une plainte. Voici une lettre d'un paysan de là-bas, qu'on a pu lire récemment. Le malheureux avait été blessé à mort en Galicie. Avant que de rendre le dernier soupir, il trouve encore la force d'écrire à sa femme :

Notre femme chérie, Lukeja Petrowna, j'ai à t'informer que notre dernière heure est venue. Dieu ne m'a pas permis que nous nous revoyions. Prends soin de Vasukta et de Dunka.

Si tu te remaries, veille à ce que ta nouvelle famille ne les batte pas. Vends ta jument à René Ryzhoff, mais pas moins de 70 roubles. C'est son prix aujourd' hui. Fais blanchir la maison, et accepte trois roubles de Peter Betzouroff pour les avoines. Le vieil oncle Vlass blanchira la maison pour 20 kopecks.

J'ai été blessé dans la poitrine, et la balle a traversé, elle est sortie par le dos : c'était la volonté de Dieu.

Je pense, Lukeja, qu'il vaudrait mieux que tu vendes le veau, et que tu rachètes un poulain à Gavriloff. Les chevaux ne vont faire qu'augmenter... Pardonne-moi tout pour l'amour du Christ.

On se retient afin de ne pas pleurer devant cet héroïsme si soigneux et si doux. Que les stratèges démontrent leur confiance en notre forte alliée. Nous avons aussi, pour fonder notre foi en l'émouvante Russie, toutes les raisons du cœur, qui sont irréfutables.

LES DIPLOMATES

13 août 1915.

C'est une bagatelle, aujourd'hui, que de dire : « Il n'y a qu'à donner telle ou telle chose à la Roumanie... Persuadons d'abord à la Serbie que... Quand la Grèce aura bien vu vers quel gouffre... » Et autres propos aimables.

On allume une cigarette, et voilà résolu le problème du nouvel Orient. Une femme se verse une tasse de thé, en projetant quelque hardi traité : la tasse n'est pas bue, qu'il est signé. Le baron rencontre un ami dans le métro : « Eh bien ! et cette Bulgarie ? — Mon cher, un simple emprunt, c'est si facile... »

Ravissante désinvolture, négligence pleine de grâce. Cependant, s'agit-il de la moindre entreprise privée, veut-on vendre un bout de terrain, engager quelques sous, profiter demain d'une aubaine ? Ce sont alors des extravagances de mystère, et des embarras à faire peur aux gens, un amphigouri qui n'en finit plus. Bref, alors qu'on s'accorde en cinq minutes avec tous les ministres des Balkans, l'on met pourtant quatre ou cinq mois à ne plus s'entendre avec un homme d'affaires.

En réalité, rien ne va sans délais, rien ne coule de source. Conclure le plus chétif arrangement international équivaut à réunir dans la même chambre des chiens et des chats, des loups et des requins, des aigles et des moineaux, sans oublier les corbeaux, qui ne manquent jamais. Pareil miracle, ou, si l'on veut, pareil scandale ne s'obtiennent pas sur-le-champ, ni sans promesses longuement calculées, qu'auront encore travesties mille atténuations oratoires, voire non dépourvues de certaine politesse menaçante. Il y aura eu lieu d'affirmer, tout en évitant une exagération qui eût produit quelque fâcheux effet ; d'écrire, mais après avoir envisagé toutes les aventures auxquelles un papier pouvait se trouver réduit, avant que l'adversaire ne le déchirât ou ne le nommât en badinant un chiffon ; de témoigner, enfin, tout en causant, cette vague et inutilisable franchise qui est l'a b c du meilleur style ambassadeur.

Ce style lui-même, il en faut pouvoir jouer à merveille, si l'on prétend vraiment faire œuvre utile en négociations. Il semble qu'on l'attrappe à

l'usage, mais non pas toujours cependant, et rien n'est moins aisé, vu qu'il a ses règles fort exactes, fort délicates, règles de quantité non moins que de qualité, le style des ambassades devant atteindre au nombre, à la sonorité, en même temps que tout désigner au moyen des termes les plus éloignés, les plus souples et les plus graves qui soient : la gaieté, toutefois, n'en est pas exclue, pourvu que celle-ci ne naisse point à la première lecture d'un texte, mais bien à la seconde, et dès qu'on y réfléchit. « J'ai deux cents manières de faire regarder le ciel par deux beaux yeux », ainsi s'exprimait avec satisfaction le grand peintre Guido Reni, en pensant aux madones et aux saintes innombrables de ses tableaux. « J'ai deux cents manières de dire oui, et autant de dire non », déclarerait un bon diplomate. Peut-être ajouterait-il qu'elles sont interchangeables.

L'on conçoit qu'un tel talent ne s'acquiert pas en peu de mois : de longues études et une pratique assidue peuvent seules y amener. Un diplomate ne s'improvise pas : aussi en avons-nous relativement très peu, et même en eussions-nous beaucoup, du reste, que ce serait à peine assez. Ils forment l'armée active du temps de paix. Le service diplomatique, en de certaines conditions, devrait être obligatoire.

Or, puisque c'est un métier que de faire un traité comme de faire une pendule, d'où vient donc un certain ton d'ironie, aussitôt qu'on parle des diplomates et de leurs minutieux ouvrages ? Tels et tels dédaigneux donneraient à croire que des sinueux souterrains si laborieusement creusés par nos sapeurs de la carrière, et de leurs mines et contre-mines, bref de toutes ces tranchées pacifiques où ils s'illustrent pendant l'année entière, autant emporte le vent — le vent du moindre boulet, s'entend.

Un guerrier ne se privera pas de juger que le diplomate est irrésistible, mais seulement à la tête de deux millions d'hommes. Un parlementaire s'affligera à la pensée du pauvre ambassadeur abandonné si loin, tout seul, tristement privé du contrôle et des lumières de nos grandes assemblées. Il n'est pas jusqu'au penseur élégant, qui ne raille avec art touchant la fameuse valise diplomatique ou le carrosse de gala : savoir pourtant si celui qui mènerait notre plaisant à l'Académie le ferait autant rire.

Pour déférente qu'elle soit, cette nonchalance à l'égard des diplomates a de quoi surprendre. Mieux vaudrait les admirer honnêtement. Et tout d'abord parce qu'ils ont un langage qui leur est propre, des traditions particulières, des usages. On les reconnaît presque au costume, au geste plutôt. Ils forment tribu, révérence parler. Avant la guerre, il n'était question

que de décentraliser, on chérissait les provinces, chacun s'avouait fêru de son quartier. Ce n'est évidemment pas une province que le quai d'Orsay, mais c'est bien un quartier, pour le moins.

Puis, la courtoisie, dans la carrière, ne saurait périr. Ainsi qu'Henri Heine en usait sur le boulevard, on se ferait bousculer exprès, ou contredire par un diplomate, pour le seul plaisir de l'entendre s'excuser ensuite. Nombre de Français ne se lasseront jamais de goûter ces délices. Une soirée où se trouvent beaucoup d'ambassadeurs et d'attachés semble d'un autre temps : ce n'est pas une réception rose, comme les aimait lord Byron chez lady Cork, ni grise, comme il les craignait tant ailleurs, mais c'est une soirée gorge-de-pigeon.

En outre, tout ce monde a beaucoup voyagé. Il n'est si mince attaché d'ambassade qui ne puisse dire : « J'étais là, telle chose m'advint. » De façon que nous l'imaginons à son gré, soit environné de puissants vizirs, soit aux pieds d'exquises autant qu'innombrables princesses lointaines : conte bleu.

Enfin les diplomates ne nous apparaissent-ils pas surtout comme les plus grands et les plus savoureux des poètes ? Des personnes difficiles semblent parfois regretter que la guerre n'ait pas encore mieux inspiré — en quoi elles se trompent, et sont fort injustes — nos porteurs de lyres. Mais que ne lisent-elles dans leur journal, chaque matin, l'article de politique extérieure ? Un lyrisme attique et mesuré l'anime, on y voit chatoyer des rêves charmants, que Shéhérazade eût à peine embellis. N'est-ce point là nous rouler dans l'écharpe d'Iris, et nous bercer sous les lauriers du Bois Sacré ? Après les neuf Muses, il en existe sans doute une dixième, à savoir : la Diplomatie.

Un lettré chinois composa un jour trois jolis vers : « Prends une libellule, coupe-lui les ailes, et c'est un piment. » Son maître les corrigea toutefois, et refit ainsi l'épigramme : « Prends un piment, ajoute-lui des ailes, et c'est une libellule. »

De même les diplomates ajoutent-ils des ailes à tous les piments. Ensuite, ceux-ci s'envolent, et font du chemin.

LES GRENADIERS

17 août 1915.

En ce temps-là — c'était en août dernier — il n'y avait pas encore de « poilus ». En tout cas, il ne s'en trouvait aucun dans l'honnête territoriale. Nous n'étions que de bonnes gens qui s'entraînaient consciencieusement, accomplissant marches et contremarches dans la campagne.

Or, au cours d'une de ces marches, d'une de ces longues, longues marches, durant lesquelles on se demande sans trêve où peut bien se trouver Saint-Nazaire, sinon Tipperary, il arriva que le silence de mon caporal me frappa. Il était généralement des plus éloquents. Sur quoi donc méditait-il si fort ? Enfin, il m'interrogea soudain :

— Dis donc, est-ce que ça sert encore, des grenades ?

Des grenades ? J'y pensais pour la première fois de ma vie. Il me sembla que mon caporal m'eût posé là une question puérile, comme s'il m'eût questionné touchant l'usage de la masse d'armes ou de l'arc d'Azincourt, ou de

L'épée aux quillons droits d'où part la branche torse,

ou du fusil des guerres en dentelles, qui se chargeait en douze temps. Je souris donc avec indulgence :

— Mais non, caporal. On a peut-être usé de grenades sous Louis XV le Bien-Aimé : toutefois, les dernières figurent maintenant au musée de Cluny, apparemment, ou au musée de l'armée. C'est un moyen de combat un peu démodé.

Cependant, le beau souvenir que m'offrait là le caporal !... Les grenadiers... C'était bien vrai, pourtant, que ces soldats presque fabuleux avaient dû tout d'abord faire fonction de lanceurs de grenades... La matinée se trouvait justement propice aux rêves. Les champs mûrissaient au soleil,

des abeilles nous frôlaient, nous mettions en fuite des papillons, nous devions partir bientôt, un espoir immense nous gonflait le cœur... Je me sentis comme environné du capitaine Coignet et du sergent Bourgogne, et de Flambeau, dit Flambart, en leurs plus beaux jours, et de tant d'autres illustres bonnets à poil, et de tous les grenadiers fameux de la garde impériale, usant leurs guêtres, et foulant insoucieusement l'Europe.

— Bref, reprit mon caporal, les grenadiers, c'étaient des soldats qui portaient une grenade sur leurs képis, voilà tout.

— Sur leur bonnet à poil, caporal. Ils formaient des rangs choisis, des rangs de héros. On les plaçait en tête des bataillons, des compagnies. Et l'on ne pouvait moins faire, certes !

Néanmoins, le caporal poursuivait sa pensée :

— Écoute, mon gars, me dit-il, il y avait sûrement de grands beaux hommes dans leur carrée. Ma grand'-mère, en Poitou, nous poussait des romances où la vieille chantait un grenadier par-ci, un grenadier par-là, qui faisait danser les belles filles en revenant de l'armée ; et toujours un œil brillant, une prestance, qu'elle disait. Des costauds.

Parbleu, oui, des guerriers à tourner les têtes, et non seulement parmi le rayonnement des aigles impériales, mais encore dans la brise pimpante qui gonflait les étendards des maréchaux à rubans et des colonels à cadenettes ! O sergent Brin-d'Amour, et vous, La Tulipe, La Ramée, fleurs des combats, tricornes vainqueurs, perruques frisées sous la mitraille, moustaches irrésistibles, les admirables et sublimes troupiers que vous dûtes être !

« — La Ramée, tu sortiras des tranchées.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Et tu te dirigeras vers la ville.

La sentinelle te verra.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Elle tirera sur toi.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Elle te manquera.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Alors, tu mettras une échelle aux remparts, nous arriverons, et la ville sera prise. »

Et ainsi en était-il, et la ville se trouvait prise en effet... Et cette autre histoire encore :

« — Quoi, La Tulipe, à toi seul, tu as fait douze prisonniers ? Mordiable ! comment cela s'est-il donc produit ?

— Mon colonel, je leur ai couru sus, et je les ai environnés ¹. »

Légendes en fanfares, contes de pourpre et d'or !... Mon caporal, il est vrai, ne s'en souciait guère. Dans sa bonne tête, les idées, moins nombreuses que logiques, s'enchaînaient solidement. Il poursuivit :

— Lors donc qu'ils étaient tous aussi grands et d'attaque, ces gars-là, une supposition que c'était afin de lancer la grenade de plus haut et de plus loin ?

— Possible.

Enfin, nous ne savions pas. La guerre commençait, la territoriale n'avait encore rien vu.

Mais depuis nous avons appris, et toute la France avec nous a connu de quelle manière on use des grenades.

Sans doute nos bombes n'offrent-elles plus tout à fait le modèle exact de celles que maniait si gaiement le sergent Brin-d'Amour. Souvent elles ressemblent à de petites raquettes. Ce sont pourtant toujours là les grenades traditionnelles : et ceux qui les jettent au nez des Prussiens sont toujours les mêmes héros. L'héroïsme, chez nous, ne saurait défleurir, et c'est la seule mode qui ne passera jamais.

Et que disons-nous, les mêmes héros ? Il est bâti d'autre bois encore que tous les La Tulipe et que tous les grognards de l'Empire, notre guerrier de la Marne et de l'Yser, des Épargnes et de Carency, d'Argonne et du Grand-Couronné, de l'Alsace et des plaines champenoises ! Que furent les luttes de jadis, comparées à la nôtre ? Quoi ? Iéna, Eylau, et autres bousculades ? Cinquante mille hommes d'un côté, soixante-dix mille de l'autre. En 70, à Rezonville, rencontre qui passa pour considérable, nous nous trouvions cent trente mille contre deux cent mille. Il fallut la guerre de Mandchourie pour que des effectifs sérieux s'opposassent les uns aux autres, et pour que le combat durât seulement quelques semaines. Dans notre effroyable épopée de 1914-1915, où l'on se bat au couteau, il y eut déjà plus de vingt ou de trente batailles, auprès desquelles Waterloo même ne paraît qu'une rencontre d'escouades.

Ou, plus précisément, voilà douze mois que la bataille ne cesse pas. Auréolés, irradiés de gloire, les grenadiers de la troisième République, le fusil à l'épaule, la grenade à la main et le stylet en poche, pourraient hardiment et dès maintenant parler aux grenadiers de l'Empire, à ceux de 92

et à ceux du maréchal de Saxe, ainsi que des anciens chevronnés feraient à des bleus — avec plus de respect, cependant, et non sans amour.

Il n'est même pas défendu de croire, tant nos jeunes soldats montrent d'entrain et de belle humeur, que le lancement de la grenade ne doive être, à présent, devenu un grand sport aux tranchées. Quel est le record ? 15m. 54, comme pour le lancement du poids ? 57m. 65, comme pour celui du marteau, ou 61 mètres et davantage, comme pour le javelot ? Les émules des Ralph Rose, des Mac Donald, des Tison et des Paoli se distinguent sans doute. Encore une supériorité qu'ils ont sur leurs ancêtres : Flambeau ni La Ramée n'étaient des athlètes sérieux ; on sait tout de leur courage, mais rien de précis touchant leurs performances. Nos grenadiers à nous se montreront plus soigneux : un jour viendra où ils mesureront bel et bien la victoire finale au chronomètre. Et ce sera vraiment là du bon sport.

NE DITES PAS, DITES...

Ne dites pas :

— L'optimiste, loin du front, rit à grand bruit, fait un tapage extraordinaire, et fatigue. La compagnie des tristes, au contraire, panse, adoucit, apaise, apporte quelque douceur : jamais elle n'offense.

L'optimiste de Paris mange avec appétit et tape sur la table. Il est fort, pense-t-il. Oui, mais il est à l'aise aussi, et n'admet point qu'on l'afflige, souffre à peine qu'on le gêne.

En revanche, dites, si vous voulez que l'on vous invite encore :

— Un Tel a l'air bien rêveur. C'est un pessimiste, donc une espèce. Je ne le saluerai plus dans la rue.

Ne dites pas :

— La censure, telle que nous la concevons, ne saurait beaucoup servir. Pour être vraiment efficace et utile, il faudrait qu'elle eût licence de faire des corrections dans les journaux. Au dix-huitième siècle, le lieutenant de police Feydeau de Marville, chargé de censurer les nouvelles à la main, lisait-il par exemple dans une gazette : « Monsieur le cardinal (Fleury) avait le visage extrêmement allongé, l'humeur sombre, l'air morose ? »... Aussitôt l'ingénieux Marville prenait sa plume, effaçait, écrivait à la place, tout simplement : « Le ministre avait l'air fort occupé. » A la bonne heure.

Dites au contraire :

— La censure est infâme.

Vous aurez bien plus vite fait.

Ne dites pas :

— L'habillement d'un parfait officier doit être semblable, du moins par la coupe, à un costume de golf.

Dans le temps jadis, bien avant l'août 1914, il y avait des prescriptions qui imposaient telle ou telle manière de se vêtir. Mais c'étaient là des

exigences puériles. Chaque militaire, aujourd'hui s'orne à sa guise : la seule règle est l'obligation de différer de son voisin, ne fût-ce que par un détail. Que l'ensemble néanmoins, donne toujours l'impression d'une tenue de golf, cela seul est guerrier.

Quant à la couleur de cette tenue, mieux vaudrait que ce fût le bleu. Évidemment, une certaine monotonie provient de cet abus du bleu : il y aurait avantage à choisir des étoffes parmi les nuances paille, gris perle ou lilas. Cependant un habile soldat saura mettre quelque variété dans ses uniformes, s'il y marie le saphir à l'azur, le pervenche au pensée, en passant par le bleu turquoise, le bleu paon et le bleu nuit d'été.

Dites seulement, d'un air négligent :

— C'est bien commode, cette tenue anglaise...

L'HORGANISATION

16 septembre 1915.

Au temps où les Français avaient beaucoup d'enfants et débordaient sur l'Europe entière, ils passaient pour suffisants, et même vaniteux. A les entendre, il n'était de bon qu'une fricassée de poulet cuite en France, de joli qu'un quolibet de France, d'intéressant que la volonté du roi de France, de gracieux que la hardiesse à la française, d'utile que la diplomatie selon l'intérêt de notre pays, de satisfaisant que la manière de raisonner, d'élever les enfants ou de planter les choux à la mode de chez nous.

Autre temps, autre extravagance. Nous endiguons maintenant tout flot — fût-il de lave ou de boue — qui nous opprime, mais nous ne faisons plus d'enfants, nous ne débordons plus nulle part, hélas ! Quant à notre complaisance envers nous-mêmes, qu'en est-il advenu ? Tout au contraire, nous voici à cette heure modestes entre les plus modestes, et qui nous défions éperdument de nous-mêmes. L'on eût bien étonné nos pères, tandis qu'ils paradaient sur leur Pont-Neuf, ou cavalcadaient à la suite de leurs maréchaux à rubans, ou encore prenaient avec tant de fracas la Bastille, si on leur eût affirmé que leurs arrière-neveux tomberaient malades d'humilité. Il en est ainsi cependant.

Toutefois cette humilité se manifeste sous une forme qui nous est particulière. Elle consiste à nous comparer voluptueusement aux peuples étrangers, et à tomber successivement en des crises d'admiration inouïe, sinon d'extase, devant diverses nations. « Voilà, nous écrivons-nous avec béatitude, voilà ce que l'on observe chez ces prodigieux Patagons ou ces inégalables Samoyèdes ! Quand donc en ferons-nous autant ? »

Pudeur exquise, certes, et qui trahit un rare instinct de sociabilité, non moins que le désir d'éviter jusqu'au soupçon de ce contentement de soi, par quoi des peuples autant dire parvenus, se révéleraient tout aussitôt. Pourtant il n'est réserve si charmante à laquelle il ne faille renoncer quelquefois, et il arrive que le goût, poussé trop loin, dévie. A force d'admirer celui-ci, celui-là, nous nous faisons tort. Nous aurons imité pieusement tous nos voisins, voire nos rivaux : or, après tant d'essais et de coquetteries, ne nous

trouvons-nous pas sur le point, à présent, de donner dans la germanomanie ? Pour le coup, c'est vraiment trop d'une manie.

L'on se révolte, on en appelle : germanomanie ?... En voici bien d'une autre !

Evidemment, il ne s'agit pas de tenir les Prussiens pour le sel de la terre, quoi qu'ils en pensent eux-mêmes : nous n'usons pas de cet assaisonnement, et préférons la terre crue à la terre empoisonnée, telle est notre perversion. Néanmoins, quel est celui d'entre nous qui n'a déclaré, sur un ton grave d'aveu qu'on s'arrache : « Ces gens-là ne forment qu'un immense troupeau ; mais confessons qu'ils sont extraordinaires en ce qui concerne l'organisation, qu'ils ont le génie de l'organisation. »

Il n'est bruit, en tous lieux, chez nous, que de l'organisation allemande, on la chante, on l'exalte, on la découvre à chaque instant, on fait des enquêtes, et l'on s'accuse, et l'on regrette le désordre de cette pauvre France. C'est à se demander si, de l'autre côté du Rhin, ces fameux soldats lanceurs-de-choses-immondes, vont eux-mêmes plus loin que nous dans leur propre louange. Que prétendent-ils, en effet, sinon être le premier peuple du monde, sous prétexte qu'ils détiennent notamment, entre autres recettes surhumaines, le secret de l'organisation ? Leur professeur Ostwald se complaît en cette vaste conclusion.

Et qu'on ne l'excite point, ou bien il ajoutera, en dégageant son orgueil asphyxiant, que l'organisation est la forme suprême du progrès. De là il n'y aurait qu'un pas, pour un penseur tout à fait échauffé, à soutenir que tout l'effort humain consiste à organiser, et que Dieu, lequel « devient » par les œuvres de l'empire allemand, sera véritablement sur terre le jour où l'organisation de l'univers se trouvera parfaite, bref que l'organisation elle-même n'est autre que Dieu.

Nous devrions bien, nous autres, laisser une bonne fois aux tedeschi ces espèces de ribotes idéologiques, qui ne composent pas, en somme, un divertissement très élégant. Des systèmes, des constructions transcendentes !... Bon pour les intellectuels teutons de croire toujours avoir conquis le temple où rêve Athénè, mère des plus belles pensées, dès qu'ils ont pris celui-ci sous le feu de leur grosse artillerie métaphysique. Mais des latins ne sauraient ainsi se gorger de dissertations. Nous préférons les faits, toujours de juste aloi, et le bon sens, qui est à la « filofie » — comme disait la simple Martine — ce que le radium est à l'argent doré, pour ne pas écrire au clinquant.

Et puis vraiment, allons-nous sans trêve demeurer bouche bée devant l'organisation colossale des Allemands, nous qui, après la Marne, avons dû, et avons su improviser presque tout ? Aux Sur-Prussiens, il a fallu 45 ans pour préparer le raz-de-marée qu'ils ont déchaîné sur notre pays. Et nous n'aurons eu besoin, nous, que de quelques semaines pour mettre debout, tout ce qui, après les avoir rejetés bien haut en septembre, les arrêta et les brisa encore sur l'Yser, lorsqu'ils voulurent prendre Calais... Mais nous ne savons rien faire de pratique ni d'utile, c'est entendu. Notre histoire, depuis un an, n'est qu'une suite de miracles, chacun sait ça.

D'ailleurs, comme c'est malin ! Ainsi que l'a fort bien observé M. Boutroux, les Allemands, sous couleur d'organiser, ont surtout appliqué avec une extrême rigueur le principe de la division du travail : extraordinaire coup de génie, n'est-ce pas ? Ils sont infiniment plus nombreux que nous, et quand nous disposons de vingt commis, eux peuvent en mobiliser aussitôt quarante ou cinquante. Chacun de nous doit donc exactement organiser comme deux, ou comme trois : or, qui le dit ? Personne en France, assurément.

Mais bien mieux, en ce moment même où nous écrivons, la contagion nous gagne. N'employons-nous pas, en effet, ce révérendissime verbe « organiser » au neutre, avec une sorte de terreur sacrée ? Montrons-nous plus précis. Exactement, qu'ont-ils organisé au delà du Rhin ? La victoire ? Attendons quelque temps. Leurs finances ? Savoir si jusqu'ici, nous n'avons pas mieux travaillé qu'eux, c'est à débattre. Leur diplomatie ? Patience... Alors l'État, l'Empire ? Oui, si l'on confond à toute force caporalisme et organisation... Peut-être l'évolution future de la société ? Allons donc, celle-ci ne viendra point d'eux, car ils représentent principalement les forces gothiques du passé.

Reste l'armée, reste la guerre. Là, ils excellent. Ils organisent la terreur à merveille, détruisant les clochers avec une méthode parfaite, et ils se sont enfoncés en Russie sans une hésitation : notre Napoléon ne fit pas mieux. Approvisionnements, ingénieurs, bacilles, ils ont tout, c'est inouï... Pourtant, nous qui n'avons jamais rien, paraît-il, nous les avons battus à Nancy, sur la Marne, sur l'Yser. C'est curieux.

Au fond, nous aurions sans doute besoin qu'on nous exorcisât. Outre le démon de la modestie, il faudrait chasser de nos esprits certains fantômes qui s'y promènent, et qui les hantent. Ainsi les êtres de raison opprimaient au moyen âge la cervelle des scolastiques. L'un de ces fantômes, et non des

moins tyranniques, ni des moins tortionnaires, c'est précisément l'organisation, l'Horganisation, pour lui donner son vrai nom démoniaque, Horganisatio in vacuo bombinans...

François d'Assise devrait renaître tous les cent ans, et parcourir le monde en prêchant. A cette heure, il aimerait nos tranchées, tout illuminées de vertus franciscaines.

« — Seigneur, prierait le poverello, préservez ce peuple sublime, et veuillez bien le garder des idées fixes. Faites qu'il soit assez simple pour ne croire qu'en sa patience, en son courage et en son intelligence déconcertante, Seigneur. De cette manière, mon frère le Feu et ma sœur Eau seront favorables à ses armées, non moins qu'à ses flottes, et les communications des Philistins seront coupées, et leurs cornues seront renversées, et ils iront tous en captivité. »

Ainsi soit-il. Pardon, ainsi sera-t-il.

L'UNION DE PENSÉE

21 novembre 1915.

Un étourdi s'écriera : « Allon donc ! votre union sacrée n'existe pas. On s'est querellé plus d'une fois dans votre Parlement. Dans les salons, dans la rue, l'on ne se trouve point souvent d'accord. Vos journaux s'adressent mutuellement de sanglants reproches... »

Il se peut. Néanmoins, au seul mot de patrie, le Parlement s'apaise, et partout l'on s'embrasse, et les concessions de fleurir, ainsi que la sympathie de naître aussitôt, ou, à son défaut, la plus courtoise neutralité. Mme du Deffand assurait que l'on ne mourait pas, sinon par un défaut de la volonté. Elle fut pourtant si malade, un jour, qu'elle faillit passer : « C'est une distraction que j'ai eue », fit-elle. Notre union sacrée a de ces distractions, mais elles s'évanouissent comme l'averse en été.

Pareillement, un observateur superficiel pourrait croire que la pensée française — la pensée, non pas le cœur, car le cœur va tout aux tranchées — n'est pas toujours à l'unisson. L'on feuillette, en effet, les livres, les revues, les journaux : quel jeu vaut celui de l'esprit ? C'est même un jeu de hasard entre tous, dès que les circonstances le brusquent soudain... Or parmi ces ouvrages et papiers publics, il arrive parfois que quelques pages d'un article ou d'un volume fassent un peu fantaisie, comme on dit dans le militaire : nous entendons par là qu'elles se donnent licence de ne point traiter de stratégie ou de diplomatie, qui sont les deux seuls sujets à l'ordonnance en cette heure où nous voici, et les deux seuls encore où nos écrivains aient acquis, depuis l'août 1914, une expérience difficile à apprécier.

C'est donc de philosophie que vont dissenter les pages auxquelles nous faisons allusion. Elles chercheront à dégager une nuance de la pensée nationale, commenteront la biographie d'un métaphysicien ou d'un savant illustre, de quelque fameux philologue ou d'un moraliste réputé. Elles analyseront une œuvre, une tendance, une croyance. Du diable si, méditant de la sorte, l'auteur pourra se garder de prendre parti. Fait-il le procès d'un Teuton ou d'un Seythe ? En ce cas, peut nous en chaut : mais quand il s'agit d'un compatriote ?... Et notez que l'éloquence et la grâce coulent de source

en notre pays : quiconque s'est approché des Muses françaises sait manier à merveille le langage le plus intelligent et le plus souple du monde. Il s'indigne ou flatte tour à tour, il trouble, il plaît, il emporte, bref il connaît son métier, et en use.

Comment, dès lors, s'étonner qu'ainsi plus d'une méditation, purement spéculative pourtant, prenne bientôt un air de causerie, qui amuse ou provoque autrui, pour le moins l'invite à répondre ? C'est une animation toute naturelle dans la patrie des plus grands bavards qu'on ait jamais vus, ceux qui enchantèrent le dix-huitième siècle, et d'autres temps encore.

Si bien qu'à juger hâtivement, l'on serait tenté de penser que si nos partis politiques ont désarmé, si les classes sociales vivent en amies, face aux tranchées, si chacun fait de son mieux confiance au prochain, les intelligences du moins se soupçonnent entre elles, s'accusent et batailleront demain. Écoutez, par exemple, celui-ci qui prétend offenser les Lares du voisin, celui-là qui tâche de donner son idéal pour la perfection même, comme s'il n'y avait pas toujours au moins trois beautés, celle à quoi l'on se voue, celle qui en est tout le contraire, et la troisième enfin, la beauté inconnue ; celui-là encore qui, comme le Pharisien, veut faire admirer d'abord une austérité exemplaire et sans pareille, tandis qu'un contradicteur non moins exigeant demandera que l'on se méfie de tout, excepté d'un certain mépris... Quel brouhaha de doctrines, et quelle émeute des esprits !

Eh bien, osons dire que ce serait une erreur assez naïve de tenir les intelligences françaises pour divisées, si peu même que ce fût, en 1915. On dispute un instant, pour tromper le temps, ainsi qu'on ferait une partie d'échecs : mais au bout de dix répliques — ou de vingt lignes — on retombe d'accord sans raison, pour rien, pour l'unique plaisir de se sentir bien entre soi sur le même sol. C'est là un accord qui sent le terroir, et qui grise délicieusement, comme un vrai beau vin d'ici.

Existerait-il un fameux penseur assez satisfait de ses idées et de ses théories, en cette année poignante, pour y tenir envers et contre tout, s'il s'apercevait soudain qu'aucun autre Français ne les partage ni les supporte ? Il y renoncerait plutôt, croyez-le. Or, il n'y a vraiment qu'une opinion que nos compatriotes rebutent sans merci : ils se refusent à admettre que l'Allemagne soit au-dessus de tout — comme on le hurle outre-Rhin — et que nous ne devions pas combattre ce peuple de loups. Mais, hormis celle-ci, nulle autre pensée n'est sans partisans, et l'on peut certes se divertir à peser chacune d'elles entre deux communiqués ;

cependant un tel passe-temps nous semblera bientôt étrangement fade, car deux coups de canon tirés en Argonne auront vite fait de nous donner d'autres soucis : de sorte qu'à peine commencée, la controverse en restera là.

Allons même plus loin, et plus haut peut-être : non seulement nous tolérons toutes les pensées des nôtres, qu'ils soient vivants ou qu'ils soient morts, mais nous en avons besoin. La patrie ne consiste pas qu'en nos puissantes cités et nos campagnes divines : elle est aussi l'effort de tous, l'émotion de tous, l'intelligence de tous. Voilà l'âme du pays. C'est elle qui nous soutient — croit-on que la guerre ne soit rien qu'une opération politique ? — elle qui nous a jetés debout en 1914, et nous affermit de jour en jour dans la lutte. La moindre divergence l'affaiblirait un peu, cette âme si fine et si forte. Des millions d'étincelles ont allumé et maintiennent brûlant ce grand foyer, qui depuis des siècles rayonne sur le monde. Qui donc voudrait que la cendre recouvrît un seul de ces grains de feu ?

Le meilleur cordial — l'un des meilleurs, si l'on veut — pour ces longs mois d'attente et d'espoir, nous est offert par le souvenir des ancêtres, et notamment de ceux qui furent l'ornement et la fleur du pays. Jamais ceux-ci ne nous sembleront trop. Innombrables, divers, souriants, chatoyants ou sublimes, ils nous environnent : leurs chimères habitent et, pour ainsi dire, ravitaillent notre cerveau, bastionnent notre fierté nationale. Nous ne saurions nous sentir assez munis de fierté ni d'idéal. Loin de repousser la mémoire de tel ou tel poète, philosophe ou héros, appelons-les tous comme en conseil de guerre, mobilisons toute leur œuvre, organisons la levée en masse de toute leur gloire et de tous leurs rêves.

Sans compter que nous y trouvons, mieux encore qu'un réconfort, à savoir une véritable sensualité spirituelle. Nous revendiquons tout notre héritage intelligent. Il n'y a pas même jusqu'à notre trop célèbre « légèreté » nationale dont nous n'éprouvions quelque orgueil.

Quand une autre nation « aura produit ce que nous avons fait avec notre frivolité, des écrivains supérieurs à Pascal et à Voltaire, de meilleures têtes scientifiques que d'Alembert et Lavoisier, une noblesse mieux élevée que la nôtre au dix-septième et au dix-huitième siècles, des femmes plus charmantes que celles qui ont souri à notre philosophie, un élan plus extraordinaire que celui de notre Révolution, plus de facilité à embrasser les nobles chimères, plus de courage, plus de savoir-vivre, plus de bonne humeur pour affronter la mort, une société, en un mot, plus sympathique et

plus spirituelle que celle de nos pères, alors nous serons vaincus. Nous ne le sommes pas encore. Nous n'avons pas perdu l'audience du monde ».

Ainsi Ernest Renan, tout débordant d'amour, parlait-il de la France en 1879 : il l'adorait entière, sans rien choisir. Notre tendresse immense ne choisit pas non plus.

L'AUTRE PATRIE

UN CHEF

20 février 1915.

A dîner : quelques femmes, jolies, souriantes, le poète Gabriele d'Annunzio, des fleurs sur la table, de l'asti dans les coupes. Les dames, pour le poète, qui était leur hôte, et par plaisir, portent toutes la cocarde italienne au corsage.

Au dessert, on apporte une carte : le colonel Peppino Garibaldi.

— Allez le chercher, qu'il vienne !... s'écrie le poète.

Nous pensions voir paraître quelque émouvant barbon, un loup de tranchée. Son courage et les exploits de sa légion italienne étaient désormais célèbres. Pour une attaque en Argonne, on lâchait ces gens-là, comme des lévriers sur le lièvre, et ils emportaient tout, quand il n'en dût revenir qu'un sur dix ! On avait vu le colonel Peppino Garibaldi mener la charge et faire jaillir ses hommes hors des tranchées, souriant, heureux, une badine aux mains. Notre émotion se trouvait vive en attendant que ce héros, un peu romanesque et sans doute assez farouche, ouvrît la porte du salon.

Ce fut un jeune gentleman qui entra. Il était brun, rasé comme un consul, de mise extrêmement soignée, portant la tenue de colonel français et la Légion d'honneur. Lèvres sinueuses et fines, mais terrible regard luisant, noir et droit sous le front des Garibaldi. Sa parole s'élevait sans hâte, calme presque à l'excès, sans qu'il bougeât les mains, ni fît aucun geste en parlant : très froid, et impérieux aussi. Joignez qu'âgé de 37 ans, il en paraît 28 : un beau preneur de villes, au quattrocento. Quelque peintre de Florence en eût fait alors un saisissant portrait, en pourpoint, tête nue, le gant à la taille, une médaille d'or ou une perle aux doigts.

Le colonel Peppino Garibaldi a plus de quinze campagnes à son actif. Il s'est battu dans toutes les parties du monde, en Asie, en Afrique, aux Balkans. De sa voix paisible, il dit :

— J'ai proposé des hommes au gouvernement de France. On m'en demanda 1.200 : j'en ai amené 1.400. Nous rêvions de débarquer en Dalmatie : on nous envoya en Argonne... Mais n'importe, nous faisons notre devoir là comme ailleurs.

Il prend une cigarette, l'allume, puis poursuit avec sérénité :

— Si l'Italie refuse la guerre, nous aurons la révolution là-bas, chez nous. 1.400 chemises rouges sont prêtes, toutes cousues déjà, et les 1.400 hommes de la légion italienne ne demanderont alors qu'à descendre au delà des Alpes. Vous viendrez avec nous, d'Annunzio, pour accomplir la belle chose.

Du regard, courtoisement, le colonel désigne la cocarde que porte l'une des dames :

— Nous obtiendrons la guerre : ou bien nous ferons sauter l'écusson sur la cocarde... Mais le roi est soldat : il se battra.

Rien n'embarrasse le jeune chef d'ailleurs.

— Nous enverrons le Pape en France. Vous avez bâti ici l'église du Sacré-Cœur tout exprès pour lui. C'est un cadeau prodigieux que fera ainsi Rome à Paris : des millions et des millions versés par les touristes pour voir et approcher le Saint Père... Jamais notre capitale ne sera un centre de vie moderne et industrielle, tant que le Pape y vivra.

— Rome ville industrielle ! dis-je avec effroi... Autant souhaiter des usines bâties sur la place d'Espagne !

Mais Peppino Garibaldi sourit sans répondre... Bientôt, il ajoute :

— Chaque fois qu'on fait une guerre pour la Liberté dans l'univers, quiconque s'appelle Garibaldi va aussitôt se battre.

— Dût-il abandonner de grandes affaires financières, ajoute d'Annunzio, et à votre exemple, Peppino, renoncer à gagner des millions !...

Pour la seconde fois, le beau guerrier sourit en silence, discret, impénétrable, et glacial avec préméditation.

Bientôt, nous buvons à la France et à l'Italie. Ce n'est pas sans quelque émotion profonde qu'à la table des Grâces, entre le Poète latin et le Héros latin, on lève une coupe emplie d'un vin précieux en l'honneur du double drapeau latin.

L'ITALIEN

22 avril 1915.

Qui dira pourquoi le Français a été, pourquoi il est encore parfois représenté dans les dessins humoristiques anglais sous la forme traditionnelle d'un joyeux gaillard à petite barbe pointue, affublé d'une défroque de rapin ? Se souvient-on du légendaire « Marius » de Marseille, dont le pauvre Caran d'Ache évoquait si drôlement la silhouette ? Tel est à peu près l'aspect qu'on nous prête, très cordialement d'ailleurs, de l'autre côté du canal. Dans la naïve imagerie populaire, voilà comment on nous figure en toute affection. Que sur une scène quelconque, cet étrange et gai personnage vienne à paraître, et immédiatement Tommy éclate en applaudissements : il a « repéré » son camarade.

Or, pour quelle raison le sympathique Tommy nous voit-il sous cette apparence ? Il sait pourtant à quoi s'en tenir, maintenant, et que la majorité des Français ne ressemble nullement à Marius. Mais, n'importe, la tradition le veut ainsi.

Autre sujet d'étonnement. D'où vient que le John Bull chargé de symboliser l'Angleterre sur les gravures, se montre invariablement affligé de cette corpulence aussi fâcheuse que peu sportive, alors que l'admirable race britannique nous offre le plus élégant et le plus pur modèle athlétique qui existe au monde ? Et qu'est-ce que cette fable, devenue inintelligible aujourd'hui, du célèbre spleen anglais ? Et pourquoi l'oncle Sam des États-Unis est-il si long et si maigre ?... Il faudrait un mythologue pour résoudre ces énigmes.

Chaque peuple a fabriqué de la sorte — une fois pour toutes, croirait-on — une douzaine de créatures idéales autant que simplettes, qui, à ce qu'il en juge au moins, personnifient les autres races : un vrai théâtre de marionnettes. Ainsi, dans l'ancienne commedia dell'arte, l'honnête public reconnaissait-il les fantoches dès l'arrivée de ceux-ci devant les quinquets : au premier regard, les bonnes gens retrouvaient Léandre ou Isabelle, Scaramouche ou le docteur de Bologne, tels qu'on les avait applaudis la veille, l'an dernier, ou bien au siècle précédent. De même, à toute nation

correspond en notre mémoire une poupée... Avouons que celle qui joue le rôle de « l'Italien » est bien vieillotte et démodée. Elle date au moins du temps de Pie IX. On pourrait la mettre au rancart, et la remplacer par une plus fraîche : il est grand temps.

Certes nous ne prétendons point que « l'Italien » légendaire et traditionnel demeure coiffé d'un chapeau pointu et chaussé de peaux de mouton, ni qu'il souffle tout le jour dans sa cornemuse, à l'exemple d'un pifferaro, ni qu'il passe ses nuits à chanter des barcarolles sur les canaux de Venise ou les quais de Naples, ni même qu'il ait le moindre rapport avec ces beaux et sombres paysans romains, dont les peintres romantiques nous rendirent jadis les fières silhouettes, enlevées sur un fond de Colisée ou d'aqueducs en ruines. Non, de telles vignettes sont devenues un peu trop « romance » tout de même, pour notre goût d'à présent : et l'Italien, tel que nombre d'étourdis se le figurent, n'est pas aussi ancien. Encore une fois, il ne remonte tout au plus qu'à l'époque des crinolines ; mais pour le coup, il en est bien.

Faut-il le décrire tel qu'on nous l'a montré si souvent dans les vaudevilles, dans les romans et sur les images d'Épinal ? Eh bien ! c'est en ce cas un gentilhomme aux cheveux onduleux, à la moustache bleue, une manière de ténor séduisant, souple, et qui sourit de ses trente-six dents éblouissantes en contant des histoires merveilleuses, où le rôle charmant de la fantaisie est plus considérable que celui de la naïveté.

Et depuis cinquante ou soixante années, voire plus longtemps peut-être, l'on ne s'est pas encore délivré de ce poncif tyrannique autant qu'inusable. En fins psychologues qu'ils étaient, les gens de lettres ont surtout retenu le sourire de la marionnette : de cette dernière, ils ont alors fait un don Juan ; puis, afin de châtier ce séducteur trop beau, ils ont décidé qu'il serait un perfide, dont il convenait de se méfier sans cesse, et dont le prestige durerait peu.

Vint ensuite le tour des philosophes et des penseurs, lesquels se livrèrent à toutes sortes d'inductions, de généralisations et de vastes méditations historiques touchant « l'Italien », dont nul ne s'avisait cependant d'examiner si le visage vrai ressemblait à l'estampe d'un sou tenue partout pour un portrait.

Qu'est-ce qu'un penseur, sinon l'âme la plus noble, l'intelligence la plus vaste, la plus aisée ? Il s'élève d'un coup d'aile, et médite avec une sorte de génie. Or, comment, de si haut, songer à bien scruter les hommes au fond

des yeux, pour voir si par exemple les années ne les ont point touchés, s'ils ne sont pas devenus plus sages ou plus habiles, plus graves ou plus hardis, ou si, tout simplement, ils répondent au signallement qu'en a donné autrui, jadis ?... Les hauts jugements de nos philosophes sur la grande nation latine se trouvèrent bientôt reproduits à tout jamais, parmi nous, en sentences incorruptibles, définitives : l'histoire étant d'ailleurs ce qui comptait le moins dans ces formules toutes faites au sujet de la jeune et vivace Italie... Mais en attendant, ce qu'on appelait « l'Italien », c'était toujours la marionnette d'Épinal, la vieille poupée que nous avons reçue de nos grands-pères en héritage, le ténor inquiétant, surtout préoccupé de chansons, de loisirs et d'aubaines — l'éternel cliché enfin.

Et pourtant, quoi de plus simple que de se rendre à Milan, à Turin, à Florence, à Gênes, à Rome, et d'examiner l'Italien d'aujourd'hui, le vrai ? A première vue, vous ne le distinguerez pas d'un Anglais : même façon de s'habiller, de se tenir, de faire peu de gestes ; même physionomie froide, trop froide même. Car le jeune Italien exagère volontiers le flegme et le calme : serait-on né sous un si radieux soleil pour ne rien exagérer du tout ? Il ne faut point trop demander.

Parlez néanmoins à ce Génois ou à ce Milanais de son pays voluptueux et merveilleux : il vous répondra commerce, industrie, affaires ; il ne songe, il ne rêve qu'à des entreprises audacieuses, qu'à fonder des colonies, qu'à faire fructifier et reverdir, et qu'à dorer sous le blé la terre antique des Césars, magna parens frugum... Il veut des usines, des bateaux, de puissantes sociétés, des trusts. Il veut la meilleure politique positive et utilitaire, ou du moins celle qu'il estime telle. Il veut la richesse et la force, il veut la paix romaine, il veut, il veut, il n'est qu'énergie et volonté : voyez donc son front têtue, sa bouche serrée, son regard qui calcule... Ah ! il s'agit bien de barcarolles et de gondoles, en vérité !

Poussez-le, et voici qu'il vous décrit avec le plus noble et bel orgueil, la population toujours croissante, débordante de l'Italie, son crédit refait, son armée, ses canons, dont il sait la valeur et la portée, sa flotte qu'il dénombre... Insistez encore, il vous dira, et non sans une émotion profonde, ce que vaut, ce que peut le patriotisme italien, tout éclatant de sève et de jeunesse, en pleine fleur ! il vous contera l'histoire inoubliable du Risorgimento, ce combat de cinquante années contre les forces d'un puissant oppresseur, cette lutte de tous les jours, tenace, vigilante, obscure, patiente, appliquée, indomptable, cette campagne ininterrompue de

complots, sous la menace continuelle de l'atroce prison autrichienne, sinon de la fusillade.

Il ajoutera :

Mon pays est tout jeune encore, il n'a pas cent ans. Comme tel, on lui connaît des susceptibilités. Mais il éprouve de vives amitiés aussi : ne l'avez-vous pas senti, quand, au premier jour de la guerre, il a frémi d'enthousiasme latin et libéré les Alpes, la mer ?

Il rappellera sans doute — car il a des lettres : la littérature n'est-elle pas une force, ne représente-t-elle pas une puissance de domination et d'expansion ? — il rappellera l'opinion unanime des poètes et des écrivains de son pays, appelant l'Italie à la gloire, l'Italie Semprerinascente, la Toujours-Renaissante, comme la qualifie le plus illustre d'entre eux, Gabriele d'Annunzio.

— La guerre, déclarera enfin ce businessman de Gênes ou de Milan, est une très, très belle affaire. Et la gloire seule fonde les empires durables.

Après ce discours, que tiendra n'importe quel jeune citoyen d'outre-monts, peut-être haussera-t-on quelque peu l'épaule en évoquant le vague, mol et ténébreux guitariste que la tradition présentait comme « l'Italien » par excellence, comme le type consacré de notre frère latin. Ce n'était qu'un pauvre et mauvais dessin, un croquis d'enfant qu'on a pris, on ne sait comment, pour une photographie.

L'Italien de 1915 est un homme méticuleusement prévoyant, et ardemment, passionnément patriote : deux vertus d'où la confiance coule, comme de deux belles sources abondantes.

GARIBALDI

6 mai 1915.

Il est difficile de savoir exactement de quelle manière se fit le départ des Argonautes. Les communiqués manquent. Ou peut-être ceux-ci auront-ils été, en leur temps, d'une discrétion tellement exquise, qu'elle n'aura point dominé le grand bruit mené par les poètes : et de fausses nouvelles ont pu courir.

Mais si nous ne connaissons ni le compte précis des guerriers qui voulurent la Toison d'or, ni le tonnage de leur galère divine, du moins nous est-il permis d'imaginer ce que dut être ce merveilleux départ : car il suffit d'évoquer un autre embarquement qui tint, lui aussi, du prodige et de la féerie, une autre envolée vers une proie splendide et longuement désirée, un autre exode enthousiaste, ébloui, une ivresse semblable, un rêve analogue, bref la mise à la mer, par une aube radieuse, des deux nefes qui portaient Garibaldi et les Mille.

Dans la nuit du 5 mai, voici quelque cinquante années, deux vaisseaux, le Lombardo et le Piemonte, étaient amenés en grand mystère devant Quarto, tout près de Gênes. L'Italie bouillonnait et fermentait alors, comme la terre au printemps : partout, sur ce sol environné de parfums, la patrie germait à la façon de ces robustes fleurs des champs qui « lassent les faucilles », et l'on voyait, des Alpes à Palerme, bourgeonner l'audace et s'épanouir la liberté. Ce fut une période héroïque. Le roi « galant homme », ainsi que l'on le nommait, venait de faire l'Italie du nord : mais Naples et la Sicile demeuraient aux mains débiles d'un autre roi entouré d'étrangers, un pauvre tyranneau, craintif et archaïque, un suspect, siégeant au milieu d'une cour indésirable, selon le terme d'aujourd'hui.

Ce roi gothique, il le fallait chasser, afin que l'Italie fût tout entière unie et constituée en grande nation. Mais qui donc allait se charger de conquérir Palerme, Messine, et les Calabres, et Naples ? Victor Emmanuel ? Impossible. Alors, un conquistador, quelque meneur d'hommes, un chef

irrésistible : Garibaldi, dont le seul nom, déjà illustre, fit sortir de terre plusieurs milliers de héros, prêts à donner leur sang !...

Et ce fut ainsi que, par une silencieuse et pure nuit, le Lombardo et le Piemonte, saisis par surprise en plein port de Gênes, filèrent sans bruit entre les jetées, et mouillèrent devant Quarto, où, balancés doucement sur flot, ils ont reçu bientôt les conjurés brûlants, bouillants, tout gonflés de songeries et d'espoirs, les Mille aux têtes folles du général Garibaldi. Et l'aurore n'était pas née que déjà les deux vaisseaux fouettaient les vagues, bondissant vers la mer des Sirènes et la belle aventure.

Giuseppe Garibaldi, s'il revivait, aurait grand sujet d'accuser les sculpteurs, peintres, graveurs, modelers, ciseleurs, céramistes et portraituristes innombrables, qui ont répandu son effigie avec une libéralité sans doute irrésistible, mais exagérée : car le plus souvent, ces artistes distingués ne semblent guère avoir tenté de grands efforts d'invention. Presque tous, en effet, avec plus d'émotion et de respect que de caprice, ont représenté le héros sous forme d'un vieux brave, au costume assurément pittoresque, mais dont le regard, d'une sévérité ingénue, dénoterait plutôt quelque respectable professeur de morale que l'astucieux et fougueux chef qui emporta, pour ainsi dire d'assaut, la Sicile et le royaume de Naples.

On nous l'a généralement montré triste, solennel, un peu « théâtre », et non pas du meilleur, mais bien celui qui a fleuri lorsque le public n'était pas trop difficile... En un mot, on a vulgarisé notre beau guerrier. Il portait les boucles et la barbe dorée d'un contemporain du Vinci : or, plus d'une fois on l'affubla, au milieu des places publiques comme sur les images d'Épinal, d'une perruque de doctrinaire et d'une vieille barbe de 48.

Nos délicats, aussitôt, de se récrier languissamment : « Ah ! oui, Garibaldi... Chemise rouge... Histoire ancienne... » Car nos délicats aiment avant tout la tenue, et pincement les lèvres devant un certain laisser-aller.

Combien ces étourdis eussent au contraire applaudi, si la « pourtraicture » traditionnelle de Garibaldi ressemblait davantage à ce que fut le héros en réalité ! Comme elle gagnerait à s'élever plus vivante, plus âpre, et plus gaiement sauvage sous le soleil, la figure du vainqueur de San-Fermo et de la Valteline, de Calatafimi et de Milazzo, du grand preneur de villes, Palerme, Reggio, ainsi que maints villages enlevés en chantant sous les

balles, du miraculeux rescapé de tant d'embuscades, évasions inouïes, coup de mains, vrais défis de bravoure et d'audace !

Et que dire du jeune corsaire de l'Amérique du sud, de l'extraordinaire partisan, à la manière de Gustave Aymard ou Fenimore Cooper, qui, pendant si longtemps, suivit le sentier de la guerre au Brésil et dans l'Uruguay ? Car on l'oublie trop, avant que de se dévouer corps et âme à la patrie italienne, Giuseppe Garibaldi, alors âgé de trente ans à peine, servit durant plusieurs années la cause de la liberté au Brésil, au milieu de tels périls et d'aventures si fantastiques, si extravagantes, si enchevêtrées — si romanesques aussi, l'amour, et quel amour ! y coulant comme une lave — qu'il faut l'aide des fées pour l'en avoir tiré vivant !

N'imaginerait-on pas plutôt le visage du romantique apôtre de l'indépendance, gravé à la façon d'un Célestin Nanteuil, environné par un encadrements de plantes tropicales, de gauchos, de chevaux indomptés et de corvettes courbées sous le vent ? Et pour évoquer l'invincible dictateur de Sicile, quelque minutieux et rude portrait du quattrocento, ou encore certaine audacieuse et violente statue de bronze, comme celle du Colleone à Venise, ne l'eussent-ils pas mieux rendu à nos yeux ?

Hier, cependant, au cours de l'inoubliable cérémonie anniversaire de Quarto, une œuvre d'art admirable a du moins fait revivre, devant l'Italie assemblée et frémissante, l'image glorieuse de Garibaldi : ce fut le discours de Gabriele d'Annunzio.

Une fois déjà le poète avait dépeint le héros dans cette émouvante chanson de geste intitulée : La Canzone di Garibaldi. L'écrivain nous avait montré pieusement le guerrier chargé de gloire, faisant voile pour son îlot et sa maison chétive de Caprera, sans rien emporter avec lui, sinon quelque humble bagage et ses chevaux de bataille, qu'il va lâcher aux champs. Le conquérant qui vient de donner à son roi la moitié de l'Italie, a refusé tout honneur et jusqu'à la moindre récompense : il ne tient qu'à un sac de graines, déposé près de lui sur le pont, afin d'ensemencer son champ de Caprera...

Puis, dans l'îlot, voici le vieux guerrier qui rêve : il revoit son existence aventureuse et splendide, se rappelle entre autres une heure passée non loin de Naples, alors qu'après avoir remis la ville au roi, le dictateur, demeuré

seul, a soupé en souriant d'un peu de pain bis et d'une eau sans fraîcheur, puisée à la citerne voisine... Et les souvenirs suivent les souvenirs !...

Nul doute que Gabriele d'Annunzio n'ait soulevé à Quarto l'Italie, en chantant de nouveau l'âme et la vie de Giuseppe Garibaldi.

Toutefois, pour achever le portrait du héros, le poète aurait dû placer, en un coin de sa grandiose fresque, le drapeau du 61^e fusiliers allemand, qui fut arraché aux Prussiens par les troupes garibaldiennes pendant la guerre de 1870. Dans la couronne de lauriers du chef illustre, ce n'est pas la moins belle feuille.

LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE

(A quelques mois d'intervalle, Gabriele d'Annunzio nous envoyait naguère cette lettre, puis ce télégramme. Que le lecteur trouve du moins, parmi la cendre et le sable de notre petit livre, ces pépites d'or.)

Paris, ce 28 mars 1915.

... J'ai besoin d'aller passer quelques jours au Moulleau, sur mes dunes, pour me recueillir.

Dans la solitude marine, je préparerai le discours que je dois prononcer en Italie, le 5 mai, anniversaire du miracle des Mille, devant le monument fondé dans la pierre de Quarto pour célébrer le départ des deux vaisseaux pieni di fato « pleins de destinée ».

Les Garibaldiens de l'Argonne seront avec moi. Et on partira, après le rite, vers les frontières nouvelles. Hoc est in votis.

Longues sont les heures, trop longs les jours. Je ne suis qu'une ombre. Je ne reprendrai ma chair et la totalité de ma vie — ce me semble — que lorsque sur les volontés obscures de ma race, le poing du Destin s'ouvrira.

Je vis des larmes étinceler dans vos yeux courageux, au moment de nos adieux ², quand tout pouvait être perdu. Pensez : tout peut se perdre, pour moi ; le mur aveugle peut barrer l'horizon que je découvre. In diis est.

Votre

GABRIELE D'ANNUNZIO.

Rome, 17 mai, 21 heures.

J'ai gagné la bataille, j'ai parlé ce soir du haut du Capitole à une foule immense, la grande cloche a sonné, tout le ciel était en feu, je suis ivre de joie, communiquez la nouvelle aux amis, je vous embrasse.

GABRIELE D'ANNUNZIO.

L'HONNEUR

17 mai 1915.

Les bonnes gens, les esprits naïfs ne sont pas heureux. On ne cherche qu'à les tourmenter, qu'à les inquiéter, qu'à leur suggérer des doutes exécrables, qu'à leur communiquer toutes sortes de pestes. Tantôt, c'est un arrogant semeur de fausses nouvelles qui les accuse de tiédeur, voire d'incivisme. Tantôt c'est un pessimiste tout cru qui leur reproche de prendre des lumignons pour des lanternes, ou des zeppelins pour ce qu'ils valent. Tantôt c'est un cotillonneur qui voit déjà tout fini, tantôt un neurasthénique pour qui les hostilités ne sont même pas commencées, tantôt...

Bon, mais tout cela n'est pas fort grave, et de ces quinteux ou de ces mouches du coche, autant emporte le vent ! Toutefois, il y a de pires maladies qui courent çà et là, et nous connaissons des persécuteurs plus savants, et surtout plus impressionnants que tels Jérémies à migraines ou Pindares de cafés : ce sont certains causeurs que l'on nomme volontiers de fins psychologues, et d'autres qui passent en tous lieux pour de profonds politiques. Voilà, cette fois, d'habiles praticiens. Ils s'entendent à leur besoin, au moins, ces docteurs, et le poison qu'ils vous administrent d'une main délicate est des mieux choisis.

Veut-on savoir comment ils travaillent ? Supposons donc ce cas. Nous aurons tenu devant eux des discours ingénus, empreints d'une bonhomie spontanée, nous aurons dit, par exemple, avec simplicité, nous nous serons écriés plutôt :

— La belle chose que l'honneur ! La belle chose surtout qu'un peuple entier jeté debout, et comme électrisé par le sentiment de la fierté nationale ! On a vu parfois des nations soulevées tout à coup par ce grandiose idéal, au cours de l'histoire : ainsi les Grecs, il y a cent ans, lorsqu'ils conquièrent leur indépendance, honteux qu'ils se sentaient sous le joug de barbares à turbans ; ainsi naguère la sublime Belgique, préférant le deuil et la ruine à l'humiliation de la vassalité, la Belgique dont l'histoire, avant comme après la revanche qui lui est due, a formé et formera l'une des plus nobles pages écrites au livre de l'univers...

« Or, qu'est-ce donc que cet honneur, dont certains pays ont préféré l'éclat sans tache et la splendeur parfaite à tous les avantages grossiers, à tous les biens de la terre, et voire à la vie ? Il n'y a là rien d'autre qu'une « idée qu'on se fait », selon l'expression commune. Des incrédules prétendent même que c'est au plus un mot, dès qu'il s'applique à une collectivité, et qu'il faut tenir cette chimère pour une satisfaction d'ordre privé, bien loin qu'on la doive entendre ainsi qu'un bienfait d'intérêt public...

Et cependant, voici une divinité étrangement puissante, qui fait tonner les canons, sombrer les navires, rougeoyer le sang au soleil, et pour laquelle on souffre, on prie, on meurt sans une plainte ! Sans doute une nation y tient plus qu'à tout ici-bas, pour ne point se détourner d'un culte si farouche, quand s'offrent à elle le train-train de l'existence au jour le jour, la sûreté des modestes clientèles, et le petit « Ça ira » des gentils négociants... Croyons décidément que l'honneur représente une religion réelle, bien magnifique et bien impérieuse. Elle crée des fanatiques, des martyrs, des prêtres. Les plus grands poètes qu'ait vénéérés l'humanité n'auront pas en vain chanté, prêché l'honneur, puisque l'on peut galvaniser et conduire des foules, rien qu'en faisant sonner très haut cette parole radieuse... »

Mais c'est ici qu'intervient le fin psychologue. Il apparaît le plus souvent sous forme d'un vieux boulevardier que l'on dit très averti, et à qui l'on n'en conte guère. Un instant, il va nous considérer en ricanant tout doucement, puis nous répondra, non sans quelque bienveillante commisération :

— Votre candeur offre du charme. C'est jeune, c'est frais, ça fait plaisir. Cependant, voyez-vous, l'honneur... eh bien, l'honneur, c'est un grand luxe. Il y a évidemment par le monde un bon nombre d'individus, une assez grande majorité même, capables de s'offrir ce luxe-là. A l'armée et dans les tranchées, c'est devenu denrée courante, on n'y regarde seulement plus : un soldat a de l'honneur comme il porte un fusil, on ne le concevrait pas autrement. Grâce au ciel, notre France est une nation très élégante, dont les citoyens arborent en souriant cette vertu des vertus, l'honneur, ainsi que l'on met une fleur à sa boutonnière, ou, si vous préférez, un ruban sur son uniforme... Néanmoins, réunissez en conciliabule une centaine de raffinés, et vous n'ignorez pas que vous aurez composé le plus vulgaire des comices. Aussi spirituels ou distingués que soient des hommes, ils ne forment plus qu'un pauvre troupeau, dès qu'ils se sont assemblés. Ainsi en va-t-il pour ce

qui touche à l'honneur : l'âme la plus désintéressée deviendra toujours capable de voter des résolutions suspectes, concernant une action non particulière, mais commune à tous... Bref, avant de croire à ce qu'on appelle un sursaut d'honneur, faisant tressaillir tout un peuple, j'attends, et j'attendrai longtemps, à ce qu'il semble. »

Après le psychologue aigu, viendra le grand politique. Celui-ci, un renseigné, un érudit au besoin, nous prend en pitié, lui aussi, et nous morigène poliment :

— Parler d'honneur en politique transcendente, fait-il, voilà le fait d'une imagination exagérément vive. Figurez-vous bien que la diplomatie est une science exacte, qui pèse le pour et le contre avec une précision mathématique, et réduit les nuances de sentiment à un calcul minutieux de doit et avoir. Pour un homme d'État vraiment digne de ce titre, les surprises de l'émotion populaire ne sont pas à craindre : il les a d'avance estimées pour ce qu'elles méritent, il les détourne ou les canalise, il s'en sert enfin, de même qu'un ingénieur adroit utilise un torrent. Si bien qu'en somme, la politique supérieure se combine dans les palais des ambassades et les couloirs des parlements, entre hommes d'affaires. Le reste, ce n'est que du bruit, du théâtre, cela ne compte pas. »

Ainsi s'expriment ces ingénieux décourageurs. Ils nous persuadent même de telle façon que bientôt, leur prestige aidant, et grâce à l'autorité de leurs propos, nous demeurons convaincus que les foules se trouvent incapables de manifester quelque volonté, dès qu'il s'agit d'honneur et non d'argent ; que d'ailleurs les hommes d'État n'en ont cure, et qu'hormis les marchandages subtils des diplomates et la stratégie compliquée des parlementaires, il n'y a rien qui vaille...

Et nous en éprouvons une mélancolie affreuse, car notre innocente crédulité se plaisait aux beaux rêves, au roman : les peuples traversés par un frisson merveilleux, s'éveillant à la voix des poètes et des grands patriotes, courant aux armes ; puis le flot de la nation emportant les intrigues mesquines, comme l'inondation balaie des brins d'herbe ; enfin la puissante voix des cités réclamant la guerre sacrée, chacun voulant sa part de gloire... Mais non, l'on nous disait que tout cela n'arrivait que dans les poèmes, et que la vie réelle n'allait ni si loin, ni si haut. Et nous l'admettions tristement.

Il y a peu de jours, oui, nous l'admettions... Mais subitement, voici le grand peuple italien qui a fait vivre tous nos songes. On l'a vu soudain

déchaîné par le vibrant discours d'un poète admirable. Il est descendu dans la rue, ivre d'enthousiasme national et de gloire prochaine, il a dispersé d'un souffle les coalitions douteuses, il a demandé, exigé le droit d'aller, derrière son roi, fonder dans la gloire et le sang sa grandeur nouvelle !

Alors, ce grand geste de toute une nation était donc possible ?...

Certes, et le fin psychologue, non moins que le profond politique —deux pessimistes — se sont trompés. L'honneur existe, et cet idéal radieux mène le monde — le monde civilisé, s'entend.

LES BELLES CAUSES

26 mai 1915.

C'en est donc fait, l'Italie a déclaré la guerre. Le premier coup de canon est tiré, déjà les bombes éclatent.

Par un mouvement de fierté magnifique, afin de vivre sa vie de grande nation, afin d'acquérir au prix du sang ce qu'elle n'a pas voulu recevoir après un marché, et sans un regard vers les horreurs inouïes d'une guerre moderne, sans même daigner connaître si le moment choisi n'est pas l'un des plus graves de la monstrueuse épopée, mais hardiment, au contraire, mais simplement, en toute noblesse et en toute beauté, l'Italie vient d'entrer dans le concert immense des nations qui se battent pour l'harmonie et pour la liberté du monde. A son tour, Rome auguste se dresse contre les races gothiques, et se range, comme on devait s'y attendre, dans le parti du droit et de l'ordre, sous la lance de Pallas, du côté de la lumière enfin.

Toutefois, gardons-nous des termes trop ambitieux, trop vastes. On nous les reproche dans le camp des Barbares. Oui, il paraît que nous faisons de l'éloquence, comme ils disent, et les penseurs de là-bas nous retirent leur estime, à cause de certain goût que nous professons irréductiblement pour la bonne tenue des âmes, la propreté des relations internationales, et l'élégance dans la guerre. Il est vrai que nous nous glorifions de nos scrupules et que nous y tenons beaucoup, non sans proclamer un peu haut notre déplaisir de combattre des peuples qui, s'ils se trouvent à notre taille, ne sont pas du moins à notre rang. Et voilà qui fâche les docteurs d'Iéna.

Ces docteurs argumentent, d'ailleurs ; ils disent : « Ne pas nous aimer, c'est déjà bien coupable ; mais pourquoi, en outre, ne pas admirer les Allemands ? Il y a là une grande erreur de jugement. S'il est honorable de défendre la force et l'autorité de sa patrie, que faisons-nous d'autre depuis dix mois ? Nous sommes honorables, nous sommes le surhonneur... »

Docteurs d'Iéna, c'est déduire un peu vite, et vous faites fi de votre impeccable méthode. Vous-mêmes nous avez enseigné naguère qu'un fait positif, précis, indiscutable, l'emportait sur tous les raisonnements possibles, et valait mieux que toutes les hypothèses. Alors, voulez-vous que

nous l'appliquions, votre méthode inflexible autant que redoutable ? Laissons les syllogismes puérils, les discours vainement capiteux, les rêvasseries bonnes pour ces mièvres nations latines ; dépouillons cette éloquence qui n'a jamais servi de rien, n'est-ce pas, ni à Quarto, ni au théâtre Costanzi, ni quand Démosthène autrefois soulevait la Cité contre l'étranger, ni lorsque Danton jetait les armées sur l'Argonne et le Rhin ; écartons, comme des chimères à faire rire les marmots, ces mots prétentieux de dignité, de respect humain : oublions, abolissons tout cela, qui ne compte pas, sur quoi l'on ne saurait s'entendre, ni fonder la moindre définition, ni baser même un essai de classement. Un fait, nous voulons un bon fait, un peu gros si c'est nécessaire, mais bien simple, bien clair, dont on puisse nettement se souvenir, et que personne, jamais, n'ose nier, ni même contester.

Or, ce fait, le voici : un pays faible a été soudain sommé de s'humilier. Sublime noblesse ! le roi de ce pays a relevé la tête, il a répondu : « La Belgique n'obéit à personne. Aux armes !... » Et à cause de cet héroïsme, devant lequel se fût inclinée, dans un profond sentiment de respect, toute nation d'hommes libres, la Belgique fut écrasée sous un déluge de reîtres et de canons, bombardée, incendiée, piétinée, mise à sac, détruite. On y a installé une parodie de gouvernement, Afin que nulle insulte ne lui fût épargnée, un décret de théâtre a parlé d'annexion.

Eh bien, voilà le fait.

A la vérité, il y en a d'autres dont on pourrait encore faire état. Il y a le Lusitania, avec ses femmes et ses enfants noyés. Il y a nos villageois non-combattants massacrés par centaines. Il y a les villes ouvertes jetées bas, il y a la cathédrale de Reims. Mais quoi ! sauf en ce qui concerne l'Amérique offensée, ce sont là les fléaux de la guerre, de leur ignoble guerre... Au lieu que la Belgique, se trouvait-elle donc en guerre, quand tout à coup la truandaille a violé ses frontières, et qu'ensuite les canons Krupp l'ont ruinée de fond en comble ?

Décidément, voilà le fait, le monstrueux et implacable fait qui range l'univers en deux partis : d'un côté les soudards qui ont saigné, au mépris de tout droit, un petit peuple fier ; de l'autre, les nations que la sauvagerie révolte. Ici, des bandes de loups. Là, des hommes. La devise « Belgique » peut servir de signe distinctif, de cocarde : s'honore qui la porte.

Peut-on s'étonner, après cela, si des voix autorisées assurent à Rome que l'Italie avait, parmi d'autres conditions, posé celle-ci à l'Austro-

Allemagne : toute liberté de réclamer et défendre, au congrès éventuel pour la paix, l'indépendance et l'intégralité de la Belgique ?... Naturellement. Cela va de soi. Outragée par ce cynique abus de la force et du nombre, comme par cette impudente dérision des traités les plus sacrés, il fallait tôt ou tard que l'Italie, elle aussi, versât son sang en faveur d'un idéal pur entre tous, à savoir le respect de la liberté d'autrui, et le droit. Né dans la pourpre de l'antique empire romain, le jeune royaume ne devait pas moins à sa haute race que de mener cette belle guerre aux côtés des Alliés.

Car il y a de belles, d'admirables guerres. Certaines ne visent qu'à des conquêtes, certaines autres s'engagent seulement en vue d'augmenter l'activité, l'industrie d'une contrée. Par contre, il en est que l'on fait d'enthousiasme, pour un principe ou une idée — pour rien, dirait un Prussien.

Au temps à la fois fol et grave où florissaient les encyclopédistes, il arriva que les États-Unis ne voulurent plus dépendre d'autrui : sous les plis de leur drapeau désormais illustre, ces colons réclamaient l'honneur de se nommer désormais des citoyens. Force leur fut alors de lutter contre la grande Angleterre, qui ne croyait pas au nouvel État. Depuis, les deux peuples se sont mutuellement rendu hommage, et l'estime profonde, l'amitié, resserrées encore tout récemment dans l'horreur commune et les deuils du Lusitania, ont effacé jusqu'au souvenir de la divergence passée. Mais à celle époque lointaine, planteurs et pionniers combattaient la prestigieuse et puissante métropole. Que fit la France ? Elle embrassa la cause de l'indépendance, au nom de la philosophie. Guerre d'idéologues, qui n'alla ni sans chimères, ni sans beauté !

Quelques années plus tard, nos armées en sabots se ruaient en chantant à travers l'Europe, et mouraient ivres d'un grand rêve,

Un peu de temps encore, et voici le merveilleux frisson de l'indépendance grecque, le songe éblouissant de l'Acropole restaurée, de Scio vengée, des Turcs hideux refoulés loin de leurs charniers, jusqu'au fond de la bleuâtre Asie. Et c'est lord Byron à Missolonghi, ce sont tous les poètes frémissants. La mode s'en mêle, les volontaires affluent. Anglais, Russes, Français communient en un même idéal romantique autant qu'héroïque, idéal enfin couronné par la radieuse gloire de Navarin.

Belles, très belles guerres ! Nous y voyons participer l'Angleterre généreuse, la Russie magnanime, d'autres peuples encore, et

inévitablement, et toujours, notre belle France : mais jamais les noires Allemagnes.

Dans l'effroyable lutte commencée en 1914 contre la violence et la régression, le mot d'ordre pourrait être ainsi formulé chaque jour : « Souviens-toi de la Belgique. » Et c'est une guerre admirable, cette fois. Nous ne sommes pas surpris d'entendre maintenant claquer près des nôtres les étendards de Rome. Noblesse oblige, et nous étions bien sûrs, mon cher Gabriele d'Annunzio, que sonnerait un soir à toute volée le tocsin poignant du Capitole, après l'ardent appel aux armes d'un grand patriote, et devant l'épée de Nino Bixio, étincelante et nue !

LE POÈTE

29 mai 1915.

Gardons-nous de toute parole d'allégresse, de tout inconvenant témoignage de joie. Il ne serait digne ni de nous, ni de nos frères d'Italie, qu'on les félicitât d'avoir si noblement choisi le parti le plus grave, et de vouloir arracher au Destin, le glaive en main, les conquêtes et la gloire, plutôt que d'avoir accepté de la main des diplomates quelque don impérial et des présents de cour. L'Italie du Capitole n'a daigné dire : « Je reçois », mais a déclaré « Je reprendrai », et ceci parmi l'horreur et les plaintes des batailles, sans rien ignorer de l'entreprise douloureuse où elle s'aventure ainsi, ni des risques, ni des deuils. Intelligente audace, hautaine et grandiose fermeté ! Donnons avec émotion l'accolade à nos nouveaux alliés.

Mais que notre émotion demeure profonde et sérieuse. N'allons pas nous répandre en démonstrations non moins vulgaires qu'étourdies, en congratulations de jour de l'an. N'oublions pas tout ce que la décision admirable de Rome emporte avec elle de calme dévouement à la Patrie, et de sacrifices héroïquement consentis. Le sang coulera, des campagnes heureuses se trouveront en péril, les Barbares menaceront des villes adorables, et que les siècles ont ornées. Sourit-on, quand on s'incline devant une mère dont les fils partent pour le front ? Certes, ceux-ci vont en revenir radieusement chargés de gloire : mais c'est une mère... Songeons, nous qui avons connu les victoires terribles, à tant d'yeux en larmes qui, de la Sicile aux Alpes, auront suivi les jeunes recrues s'éloignant parmi les oliviers.

Toutefois, si nous nous interdisons, comme indélicate et choquante, une exubérance de rue, ajoutons du moins, empressons-nous d'ajouter que notre fierté est bien haute, devant cette belle page du livre grand ouvert de l'histoire italienne. Nous applaudissons de toute notre âme à ce geste souverainement pur et résolu, nous acclamons de toute notre voix la nation fraternelle qui s'est écriée : « Meurent les hobereaux du Rhin, qui ne croient qu'à la force, et pensent humblement qu'on peut créer des maîtres à coup de fusil ! Nous venons, vrais Latins que nous sommes, combattre à vos côtés, pour le droit, et pour l'harmonie du monde. »

Or nous, qui applaudissons et acclamons ainsi, nous sommes les amis anciens et très fidèles de l'Italie, ceux qui l'ont aimée non pas seulement dans ses antiques œuvres d'art ou pour sa volupté ; ceux qui, depuis vingt ans et plus, la tiennent presque pour une seconde patrie ; ceux qui se sentent « entre pays » dès qu'ils se trouvent parmi les rues modernes de Milan ou de Naples ; ceux qui connaissent et admirent l'activité incroyable, l'ardeur industrielle, la jeune force de ces contrées, leurs réservoirs d'hommes, leur trésor encore mal connu d'énergie latente, et bientôt redoutable sans doute ; ceux aussi qui, dès longtemps, ont compris la susceptibilité légitime et fière d'une nation moins ancienne que ses voisines, elles-mêmes un peu trop orgueilleuses, souvent, d'un passé lourd de gloire ; ceux enfin qui n'ont cessé de clamer, eussent-ils parfois prêché seuls sur la place déserte : « En dehors de l'union latine, il n'y a que bizarrerie, désordre et combinaisons. Cela tombera. »

Or, c'est tombé. Au premier jour de la guerre, l'Italie, révoltée par la félonie autrichienne, comme par le cynisme de ces lansquenets qui, froissant tout traité dans leurs gros poings, incendièrent la Belgique martyre, l'Italie se tourna vers nous. Aujourd'hui, la voici qui combat à son tour : sa décision fut prise en très grande beauté.

La cérémonie de Quarto, la dénonciation du traité violé par les Allemandes, la démission Salandra offerte et refusée, le ministère national consolidé, la voix du peuple, puissante et enthousiaste, réclamant sans cesse les armes, l'émouvante et solennelle consultation de la Chambre d'abord, puis du Sénat, enfin la mobilisation ordonnée, la guerre officiellement déclarée — tout cela eut lieu lentement, posément, selon la plus calme, la plus sage et la plus juste cadence. Aucun affolement. Le rythme et la légalité. L'ordre, le cher et bel ordre, indispensable aux esprits latins : notre ordre.

Afin que rien ne fût médiocre dans cette mise en route pour la guerre, ce fut un poète, le plus splendide et haut poète de l'Italie, qui déchaîna sa nation. L'on sait l'indomptable énergie déployée par Gabriele d'Annunzio pendant ces haletantes journées. Après le puissant discours de Quarto, enflammé d'un prophétique et si vaste lyrisme, ce furent en toute occasion des allocutions vibrantes, hachées par les vivats. Partout porté en triomphe, et avidement écouté comme la voix même de la patrie, il se prodigue, parle dans la rue, dans les salles publiques, sur les places, et soulève la foule. Au théâtre Costanzi, il prononce contre les neutralistes la plus furieuse et

palpitante catilinaire. Devant les artistes de Rome, il évoque, en phrases d'où l'émotion jaillit et ruisselle, le crime inexpiable de Reims. Au Capitole enfin, « sous un ciel de feu », s'élève la plus admirable de toutes les harangues. Saisi d'une sorte d'ivresse sacrée, le peuple exige que le tocsin sonne, agite les drapeaux, appelle frénétiquement la guerre sans délai... Le roi, les ministres ont su longuement désirer, préparer et amener les hostilités. D'Annunzio, cependant, poussa éperdument le cri d'appel aux armes, et mit en liberté la louve romaine. Son rôle fut celui du feu dans une poudrière au cours de cette quinzaine tragique.

Quelques-uns ont dit : « Quel sublime retour de l'enfant prodigue ! » Et ils s'en sont étonnés. Mais c'était mal connaître Gabriele d'Annunzio. Quiconque a parcouru seulement son œuvre italienne, quiconque a lu tous ses poèmes des *Laudi*, et la *Nave*, pour ne citer que ces ouvrages au hasard, sait quel tendre et passionné patriote fut toujours le poète. De même, quiconque se rappelle l'incoercible volonté dont il a fait preuve, durant sa vie, pour atteindre coûte que coûte à la plus pure beauté, ne saurait se montrer surpris de l'avoir vu maintenant, en des circonstances gigantesques, réaliser presque un miracle d'opiniâtreté. Trente ans et davantage, il a tendu de toute son âme fervente et obstinée vers un idéal quasi divin de farouche splendeur. Pendant dix mois — lui qui était venu s'enfermer dans Paris, en août, alors que tant de Français s'envolaient sur la route de Bordeaux ou d'ailleurs, — il a vécu fiévreusement de la guerre, pour la guerre, imprégné de l'héroïsme français, qu'il chanta, et saturé d'horreur pour tout ce qu'un Latin ne peut que haïr. Gabriele d'Annunzio, après cela, est arrivé dans son pays spécialement afin d'y déclancher la guerre, et non pour autre chose : il la voulait, il la voulait !... Or, il sait vouloir, certes, et l'énergie, en lui, resplendit avec un éclat parfois insoutenable, ainsi qu'un diamant.

Les âmes qu'habite une foi profonde sont invincibles. La religion de la beauté, c'est une foi ; la passion de la patrie, une autre : et toutes deux n'en forment qu'une pour plus d'un cœur. L'Italie s'est levée en armes à la voix de son poète,

nec parva sequetur
Gloria delectos Latio et Laurentibus agris.

L'ARCHI-TONNERRE

30 juin 1915.

Qu'appelle-t-on précision, démonstration, méthode, crainte d'en imposer, art militaire, sérénité qui suit la besogne bien faite ? Autant de définitions qui seraient difficiles : mais l'on a quelque idée de tout cela, dès qu'on lit les communiqués du général Cadorna. Avec un flegme sympathique, ceux-ci nous content, ou mieux nous expliquent comment tel point stratégique, puis tel autre sont occupés, à la suite de quelle canonnade, par des pièces de longue ou de moindre portée, après certaine attaque menée d'une certaine façon, dans l'intention d'empêcher ceci, de parer à cela... C'est un cours de tactique, fait sous la mitraille et les armes à la main.

Nous exultons, nous autres, pour qui la grande et chère Italie est une seconde patrie, nous rayonnons d'une joie parfaite à suivre la marche impeccable de nos frères d'outre-monts : leur excellent travail ne nous étonne point, mais nous enchante. Nous savons qu'ils ont leur incomparable canon Deport, une forte artillerie lourde, une marine redoutable, d'insidieux sous-marins, des aviateurs habiles, un charroi innombrable, la machinerie la plus perfectionnée, toutes les dernières et infernales trouvailles qu'il faut contre les Barbares. Autant qu'en leurs soldats ardents, nous avons confiance en leurs ingénieurs.

Parmi ces derniers, nous sera-t-il permis d'évoquer celui qui fut jadis l'un des premiers d'Italie, et non seulement d'Italie, mais de tous les pays et de tous les siècles peut-être — un ingénieur qui passa dans la vie ainsi qu'un héros éblouissant, inexplicable et omniscient, une manière de magicien, ou bien plutôt un demi-dieu ?

Nous savons par les journaux que le général Cadorna parle bas et vite, qu'il fait peu de gestes, marche rapidement, se hâte toujours, et ne se distrait guère ; que son état-major également ne perd pas un instant, et « cadornise » — comme ils disent là-bas — en toute activité. De tels chefs n'ont pas le temps de rêver, certes. Qui sait pourtant si l'étonnant demiurge auquel nous songeons ne hante point la pensée de plus d'un stratège, vers Trieste et dans le Trentin ?... Artillerie, infanterie, cavalerie, génie, marine,

peuvent au même titre, en effet, réclamer ce miraculeux ancêtre. Et notons avec émotion que né du plus pur sang italien, venu au monde en Toscane, près de Florence, il finit cependant sa vie et mourut chez nous, en France : c'est que déjà les deux nations latines échangeaient leurs sourires et se prêtaient leurs gloires.

Vers la fin du quattrocento, un cavalier très brillant arrivait à la Cour de Ludovic Sforza, duc de Milan. Agé de trente ans peut-être, le nouveau cortegiano était incroyablement beau : visage régulier, fin, des yeux splendides, une silhouette à l'antique, un maintien exquis, tout l'air d'un prince. Aussi robuste que séduisant, ce svelte jeune homme tordait sans peine un ducat ou rompait une dague entre ses doigts déliés. Nul mieux que lui ne savait dompter quelque cheval écumanant, l'emprisonner sous un jarret de fer, l'apaiser peu à peu, briser doucement son encolure, le contraindre à se redresser, l'arrondir et le détendre à son gré : un maître.

Cessait-il de cavalcader pour s'en venir parmi les dames, que l'étonnant seigneur parlait alors à ravir, capable qu'il était de disputer merveilleusement avec les diplomates ou les philosophes, les condottières ou les artistes, les humanistes ou les théologiens, les paysans ou les flâneurs des rues ; il s'entendait à charmer grandes dames autant que courtisanes, à improviser des apologues, des charades, et à chanter comme Orphée, cependant qu'il jouait d'un grand luth en argent de son invention, plus sonore et juste que tous les autres luths — bref un élégant accompli s'il en fut jamais, disert et souriant, attique, la grâce même. Pendant dix ou quinze ans, il régla les fêtes du Sforza, les cortèges et les joutes, les cérémonies des palais ducaux et de la ville, les bals : il trouvait temps pour tout.

Mais c'était comme ingénieur surtout que le duc l'avait pris à son service. En effet, notre cavalier n'avait pas seulement perfectionné un luth, mais se divertissait à créer ou à améliorer bien d'autres choses encore : on a retrouvé dans ses notes des plans nouveaux pour fabriquer d'extraordinaires machines à raboter, à laminier, à filer, à forer, à scier, à soulever. Il conçut et exécuta un pluviomètre, un instrument à mesurer la vitesse de l'eau, etc... et trouva jusqu'au verre de lampe, inconnu jusque-là !

En tant que topographe, il ne craignait personne : non content d'imaginer, à la façon de Jules Verne ou de Wells, d'étranges et savoureux romans géographiques, il traça — notamment pour César Borgia, dont il suivit plus

tard la fortune — des cartes d'Italie si exactes et si belles, qu'elles ressemblent à la terre aperçue au vol par un aigle.

Dans la lettre par laquelle il avait officiellement proposé ses bons offices à Ludovic Sforza, il s'était déclaré en état de jeter en un tournemain des ponts légers sur les rivières, pour mieux saisir l'ennemi, d'investir à merveille une place, de la miner, de pousser des sapes irrésistibles, de produire certaines voitures couvertes, portant artillerie, afin de pénétrer dans les rangs ennemis (les autos blindées, déjà !) ; de fabriquer des canons, « de forme utile et belle », dont plusieurs lanceront des matières inflammables, et terrifieront par la fumée.

Qu'un tel auxiliaire devait donc être précieux pour un prince toujours en guerre comme le duc de Milan ! Mais ce n'est point là tout, car le déconcertant inventeur imagine encore — en l'an 1500 ! — des balles remplies de vapeurs asphyxiantes, des poudres empoisonnées, un vaisseau armé à l'avant d'un éperon caché qui, mû par un levier, ouvre et coule les navires, des bombes explosibles, et une espèce de mitrailleuse. L'une de ses plus rares trouvailles est bien celle qu'il nomme « l'Archi-tonnerre » : rien de moins qu'un effrayant canon à vapeur, qui lançait fort loin son boulet, en même temps que se produisait une détonation épouvantable.

N'omettons pas que ce contemporain de Charles VIII et de Louis XII a également tenté de livrer aux hommes l'empire des airs, en leur donnant une machine à voler, et qu'il disait avoir trouvé une manière de séjourner ou de naviguer sous l'eau. « Toutefois, écrivait-il, je ne divulgue mon secret, à cause de la méchanceté des hommes, qui s'en serviraient pour assassiner au fond des mers, en ouvrant les navires et les submergeant avec leur équipage. » Ceci est textuel.

Ajoutons encore que notre cavalier, si terrible savant de guerre, se révéla comme un penseur profond et hardi, qu'il fut astronome, géologue, hellénisant, botaniste, anatomiste passionné. En outre il dessina des plans de monuments, en édifia sans doute, projeta de bâtir des villes en tenant compte des lois de la beauté et — grande nouveauté ! — de l'hygiène. Enfin, il modela des bustes inimitables, s'il faut en croire la tradition, érigea sur une place de Milan le modèle de la colossale statue équestre de François Sforza, et annonce aussi, dans sa fameuse lettre au duc Ludovic, qu'en fait de peinture, il pense pouvoir « faire ce que fait un autre, quel qu'il soit... »

Après quoi, il signe : Léonard de Vinci.

Une estampe populaire, répandue dans Paris, montre notre général Joffre à qui Napoléon, apparu sur le champ de bataille, semble dire : « Pas mal travaillé, pas mal du tout... Continuez ainsi. »

L'on aimerait de même qu'un chromo, là-bas, fît voir le Vinci présentant l' « Archi-tonnerre » au général Cadorna : « Pointez-moi cela sur Gorizia, puis sur Trieste, puis... »

Ne ferait-il pas beau voir ces mots : Léonard de Vinci, général milanais, au bas d'une image d'un sou, qui s'en irait dans les chaumières, et qu'on afficherait aux carrefours ?

PENDANT QU'IL NEIGE DANS LES ALPES

9 octobre 1915.

C'est l'automne. Nous l'attendions après l'été glacé de 1915, et le voici venu, ponctuel. Les saisons vont leur train dans notre belle France.

Mais, ailleurs, il n'en est point de même. Dans les Alpes, par exemple, il y a belle lurette que la neige est déjà tombée. Italiens et Autrichiens se battent parmi des pics vertigineux, d'une blancheur terrible : la moindre sentinelle s'y distingue à trois kilomètres, comme une mouche sur du sucre. Quand les bersagliers ne grimpent pas un à un par des sentiers de chèvres, ils s'enlisent jusqu'à la ceinture dans des vallées immaculées. Canons et charrettes pataugent au milieu d'une abominable boue de dégel, à moins que les chevaux ne patinent sur la glace. A travers le Carso souffle un vent perpétuel qui coupe en deux les soldats. Autour d'autres cimes, il faut, dès octobre, s'enfuir à la façon des Esquimaux. Tel est l'automne là-bas, ou plutôt là-haut... Allez donc faire la guerre en de pareilles régions, et dans ces conditions sauvages !

Ce n'est guère possible. Nos frères italiens n'ont plus qu'à se cramponner au sommet des pics qui sont conquis, et d'où le zéphyr enfin revenu, ils couleront comme l'avalanche vers l'Autriche. Et nous ne dirons point d'eux : « Pourvu qu'ils tiennent !... » On a connu leur courage et mesuré leur volonté. Ils vont passer l'hiver en face des tedeschi, canonnant et escarmouchant ; et puis, aux beaux jours, Trente, Trieste, Tolmino, Gorizia, Tarvis tomberont comme des fruits mûrs. En montagne, la récolte se fait au printemps : toutes les saisons sont bouleversées.

Par contre, ce même automne délicat qui s'étend sur la France est né pareillement sur les terres souriantes d'Italie, dans les plaines de la Vénétie et de la Lombardie, en Toscane, en Romagne, en Sicile. Et non pas même pareillement, mais bien plus tendre et mélodieux chante l'octobre à Naples ou Vérone, qu'il ne soupire dans notre Valois ou notre Normandie. C'est sans doute sous un ciel encore plein de caresses que s'exercent présentement les jeunes troupiers dont regorgent les dépôts des provinces latines ; car ils sont innombrables, les fils de la plus grande Italie, et tous ne

se trouvent pas, le fusil au poing, dans les tranchées des Alpes, tant s'en faut. Le clairon sonne sans trêve dans les casernes des Pouilles ou de l'Ombrie ; on entraîne des hommes autour des villes populeuses, et l'on fabrique des canons, des munitions ; c'est un branle-bas qui dure depuis des mois. La Louve romaine est formidablement armée.

Heureusement, tous ces légionnaires pleins d'enthousiasme et de foi ne se sont pas encore mesurés avec l'Alpe homicide, et peut-être n'iront-ils pas de sitôt combattre au milieu des glaciers. En effet, faut-il de telles multitudes pour hiverner en face des Barbares, tout en pointant des pièces contre leurs terriers, tout en gagnant du terrain pied à pied ? L'Italie est si forte aujourd'hui qu'on pourrait ne pas croire impossible de prélever — sans affaiblir très sensiblement les réserves — jusqu'à plusieurs armées dans ses dépôts : et quel poète ne jurerait que ces bataillons-là vont partir un jour, sinon même bientôt, sur la mer attirante, vers la conquête ?...

Sur la mer, oui, sur la mer où triomphèrent jadis les flottes de Lépante, et vers la conquête traditionnelle de l'Orient doré, des îles parfumées, des côtes merveilleuses, et des comptoirs où ruissellent les sequins et les perles... Ne serait-ce point renouer ainsi le présent avec le passé ? Lorsque l'Orient n'était que le jardin et le marché des Génois et des Vénitiens, les nefes latines se jouaient parmi les archipels, s'emparaient des baies opulentes, et insultaient à la turquerie. L'armure étincelante des condottières effrayait alors les hordes de bandits qui pullulaient dans les montagnes où le Bulgare mobilise à cette heure. Chaque ville de la péninsule italienne choisissait sa proie : mais quand certaines maraudaient seulement, tels des oiseaux effrontés, dans la province voisines, les puissantes cités d'Adriatique ou de Méditerranée chassaient en faucons de haut vol jusqu'aux rives des Mille et une Nuits, jusqu'aux cyprès et aux roses de Smyrne. Est-ce donc fait de ces glorieux souvenirs ? Gageons que plus d'un marin y songe en ce moment sur son croiseur à l'ancre... pendant qu'il neige dans les Alpes.

Il n'est plus de Venise dogale ni d'ambitieuse Gênes, maintenant. Seule demeure l'émouvante Italie, une, indivisible et fière. Il lui faut des entreprises à sa taille : razzier des trésors barbaresques, ou gagner çà et là des palais maures, à la manière d'un Othello victorieux, c'étaient des jeux d'un temps moins grave que le nôtre. Il s'agit à présent de réduire le double Empire gothique. Des rois « issus d'un sang lourd », ainsi que l'écrivait Renan dans sa Prière sur l'Acropole, « des majestés dont Athéna eût souri »

se sont coalisés contre les nations libres. Et voici que déjà l'Angleterre, la France ont envoyé des troupes sur un nouveau front. Mais la France, mais l'Angleterre sont bien loin de l'Orient. Au lieu que le glaive romain, plus proche, pèserait lourd sur telle ou telle rive où les mercenaires de l'Austro-Allemagne se croient sans doute en grand repos...

Au reste, tout ceci n'est point notre affaire. Il ne faut voir ici que le rêve poursuivi peut-être, au fond d'un dépôt ou d'un port, par quelque héritier de ces guerriers italiens qui, jadis, ont fouaillé le brigand et pendu le pirate, du Danube à l'Asie. Comment se défendre en effet de rêver dans les dépôts et les ports — pendant qu'il neige dans les Alpes ?

LE SOUPÇONNEUX

5 décembre 1915.

On parle quelquefois de pessimistes. En réalité, il n'y en a pas beaucoup, et l'on doit se donner du mal pour en trouver un vrai.

Sans doute arrive-t-il à chaque instant que l'on traite son voisin de pessimiste ; mais chacun sait qu'il y a là seulement une façon de parler courante et commode, et qu'il faut traduire tout au plus : « Nous ne sommes point du même avis. » Rien au delà. C'est une locution du dialecte parisien, et on l'emploie comme ça, sans y songer. Ne fut-il pas un siècle, autrefois, où, quand on disait : « un Bougre », cela signifiait : un « Bulgare » ? Depuis, le sens a varié, ou du moins, il-s'est fort affaibli. Il en va de même pour « pessimiste ». On applique ce terme, qui se décolore, à vingt personnes dans la journée, mais à peine tombe-t-il juste une fois par semaine. Il n'y a pas trois cents pessimistes avérés dans tout Paris, heureusement.

Par contre, il y a des... comment les nommer... des attardés, si l'on veut, qui envisagent la guerre avec un grand courage, et témoignent d'une extrême fermeté en chaque circonstance de leur vie civile ou au besoin militaire. Ce sont de très bons Français. Toutefois leurs rêveries les ramènent souvent, doit-on croire, vers le temps jadis, et probablement y ont-ils des souvenirs, des affinités, des complaisances du cœur, de fines et secrètes amours : bref, ils doivent n'aimer, et n'admettre que ce qu'on a goûté, pensé, compris, lorsque nos grands'mères souriaient à nos grands-pères, lorsque les aïeules faisaient des contes en filant près de l'âtre. Autant dire qu'ils sont tout imbus de l'esprit du passé, des idées du passé... et de celles-là seulement. Il faudra bien cent années pour qu'ils en changent, et peut-être seront-ils morts auparavant.

De sorte que ces personnes un peu trop rêveuses, et perdues dans un idéal lointain, manifestent souvent, non pas le moindre pessimisme, et voire tout au contraire une foi très belle et très noble dans la force française, mais du moins certaines craintes qui remontent à des guerres aujourd' hui révolues ; certaines admirations fort âgées, et que rien ne justifie plus ; certaines

méfiances qui datent d'un demi-siècle, et bien d'autres sentiments et ressentiments qui n'ont plus guère de fraîcheur.

D'où leur vient, naturellement, quelque mauvaise humeur : l'on ne peut vivre environné de chimères, et puis redescendre sans un soupçon de chagrin parmi les hommes et les événements quotidiens, qui bousculent les plus vénérables idées avec une impolitesse affreuse.

Si l'on veut un exemple, prenons l'Italie. Voilà pour nos chers entêtés du temps jadis un perpétuel sujet de déceptions, de bienheureuses et affectueuses déceptions, hâtons-nous de l'ajouter. Suivons-en la radieuse série.

L'un de ces entêtés, l'un de ces grondeurs est de nos amis. Il porte moustache grise et guêtres blanches, et marche tout éveillé dans les songes de sa jeunesse. Quand la guerre a commencé, il n'aimait guère l'Italie. « Vous verrez, faisait-il en hochant la tête, vous verrez que l'Italie, liée à sa Triplice, nous poignardera dans le dos. » On lui répondait que non, qu'une telle horreur, qu'une pareille absurdité ne se produirait jamais, que le sang latin parlerait haut, que tous les intérêts de notre voisine la portaient vers nous. En vain, car le vieux chimérique ne voulait rien entendre.

On se rappelle la suite : neutralité bienveillante au delà des monts, et ces belles troupes des Alpes et d'Afrique dont nous pûmes aussitôt disposer. Cadeau royal, en vérité. Notre ami s'apaisa. Pourtant, la neutralité lui parut très fade : « Est-ce que l'Italie ne va pas marcher avec nous ? » demanda-t-il sévèrement.

— Mais si, lui répliquait-on. Toutefois, elle n'est pas prête, elle négocie ; attendez. »

Attendre ? Plus souvent !... Il fallait qu'elle s'engageât dans la guerre tout de suite, séance tenante, au risque de négliger une possibilité d'entente et de mécontenter une partie du pays, et par suite de ne point rallier le peuple entier. Et notre ami levait les épaules, ricanait, s'emportait, à la fin renonçait avec une amertume hautaine.

Survinrent l'enthousiasme de Quarto et les journées inoubliables de mai. Rompant enfin avec sa bouderie d'antan, le vieux sceptique se montre cette fois le plus ardent des convertis, et arbore la cocarde de Savoie à sa boutonnière.

Bientôt, pourtant, il se fâche encore : la guerre ne va pas assez vite à son gré. « Que font-ils, s'est-il écrié en un accès du plus profond dépit, oui, que font-ils donc dans leurs petites montagnes ? »

Il a fallu lui expliquer comment nos héroïques alliés se couvraient de gloire dans leurs « petites montagnes », en proie qu'ils étaient à la plus rude et âpre des guerres. Après quoi, il pesta magnifiquement au sujet des Balkans : à peine si l'intention qu'a formulée l'Italie d'intervenir au moment opportun le put calmer pendant une huitaine.

Un jour enfin, nous l'avons vu paraître, sarcastique et sombre. Il avait découvert un nouvel et merveilleux prétexte pour s'inquiéter gravement : « Voulez-vous, s'il vous plaît, me dire pourquoi, alors que le Japon lui-même vient d'adhérer nettement à la convention du 5 septembre, l'Italie n'a point encore daigné s'y résoudre ? »

Sans doute est-il satisfait, maintenant, après l'éclatante réponse de M. Sonnino ? A moins que notre grincheux ne trouve encore un sujet de mécontentement d'ici peu : déjà nous croyons le voir froncer le sourcil.

Laissons ce Gêronte : sa psychologie a singulièrement vieilli, et ses opinions ne sont pas d'aujourd'hui.

Nous autres, qui vivons en 1915, et non dans les nuages, nous applaudissons sans nulle surprise, mais de toute notre âme, au pacte encore plus solennel qui nous lie à nos frères d'outre-monts. Il y a bien des années — bien plus d'années qu'on ne croit — que les Latins poursuivent ensemble la lutte contre le monstre teuton, si gonflé de venin « qu'il en reluist », ainsi que Brunetto Latini, dans son Trésor, le disait du basilic ; roi des serpents.

1 On a plaisir à constater que cette anecdote héroïque vient d'être vécue, Le communiqué russe du 13 août (front du Caucase) signale que le cosaque Trepotchchine « s'est jeté seul, le sabre à la main, sur une patrouille de sept hommes, qu'il a tous faits prisonniers ».

2 Fin août 1914.

Sur un tambour

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6541832j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr